

ASSOCIATIONS *DE* MALFAITEURS



Une pièce de Jérôme Leclair

Texte déposé à la SACD

Avertissement !

« Ce texte que vous venez de télécharger sur le site www.didascalie.fr est protégé par des droits d'auteur. Son exploitation nécessite l'autorisation préalable de son auteur ou de l'organisme auquel il a délégué la gestion de ses droits.

Avant d'envisager la production d'un spectacle, payant ou même gratuit, qui reposerait tout ou partie sur l'exploitation de ce texte, veuillez prendre contact avec l'auteur qui vous indiquera les démarches à suivre pour utiliser son texte en toute légalité (obtention de l'autorisation de jouer, modalités de paiement des droits d'auteur, ...)

Attention : La violation des droits d'auteur est constitutive du délit de contrefaçon. Tout acte d'utilisation non autorisée d'une œuvre peut être puni d'une peine allant jusqu'à 300 000 euros d'amende et 3 ans d'emprisonnement (Code de la Propriété Intellectuelle, art. L. 335-2) »

L'histoire : Un couple en proie à de grosses difficultés financières s'improvise braqueur de banque et fait irruption, un matin, dans une agence du Groupe Eden. Une femme et son homme, qui veulent se faire remettre le contenu de la caisse vont, malheureusement pour eux, se heurter à quelques opportunistes qui vont tenter de retourner la situation à leur avantage ...

Durée : entre 1h50 et 2h

Distributions possibles : 3 H – 6 F ou 4 H – 5 F ou 5 H – 4 F . Le personnage du maire ainsi que celui de la journaliste peuvent aussi bien être joués par un homme que par une femme.

Le 10^{ème} personnage, le nouveau gangster, qui n'apparaît qu'en toute fin de pièce avec une seule réplique à prononcer, peut être interprété par un acteur qui n'est pas sur scène lors de l'acte 5... en masquant son visage et en modifiant sa voix.

Profil des personnages (par ordre d'apparition dans la pièce) :

Alice : Elle est employée de banque intérimaire dans l'agence Eden que gère Monsieur Murène. Gentille et effacée, elle subit quotidiennement les réprimandes de son odieux directeur. Elle est sujette à des pertes de connaissance dans certaines circonstances très particulières.

Mme Gruber : C'est une cliente de la Banque Eden. Elle est la riche héritière de l'entreprise fondée par son défunt mari : Les Cafés Gruber. Elle est hautaine, exigeante et méprisante à l'endroit de ceux qui ne sont pas de « son monde ».

M Murène : Il est directeur d'agence pour la Banque Eden. Autoritaire avec ses employés, il est extrêmement servile avec ses clients fortunés... dont est Madame Gruber. Tout comme cette dernière, il a une aversion pour les pauvres. Il aime user, et abuser, d'ironie et de moqueries.

La malfaitrice (Mme Bongrain) : C'est la « leader » du couple de braqueurs amateurs qu'elle forme avec son époux. Elle est certes manipulable mais sait néanmoins se rebeller quand on franchit son « seuil de tolérance ».

Le complice (M Bongrain) : C'est le mari de la malfaitrice. Il est un peu sot, un peu fragile aussi, parfois naïf mais pas très dangereux au bout du compte. Il prend peu d'initiative et s'appuie beaucoup sur sa femme.

Mme Constant : Elle est la femme de ménage de l'agence. Elle est un peu (beaucoup) maniaque et totalement absorbée par son travail... au point de faire abstraction de tout ce qui se passe à côté. Dotée d'un fort caractère, elle ne se laisse faire par personne, pas même par Monsieur Murène.

Le commissaire (Gregory Fischer) : C'est est flic chevronné et déterminé. Mais il n'en est pas moins manipulable lui aussi.

La Maire (Mme Figolini) : Cette femme, qui est également députée, est une politicienne expérimentée et opportuniste qui est prête à toutes les manipulations et à toutes les malversations pour arriver à ses fins.

La journaliste (Marie Dupuis) : Elle est, à son grand dam, rédactrice pour un magazine qui traite de la course à pied. Pugnace et revancharde, elle est bien décidée à se refaire professionnellement après qu'une enquête sur Madame la Maire ait eu raison de sa carrière de journaliste politique.

Le nouveau gangster : On ne sait rien de lui. Et s'il s'agissait de ?

Acte 1

Acte 1 Scène 1 : Alice, Mme Gruber, M Murène

Alice : Bonjour Madame Gruber ! Comment allez-vous aujourd'hui ?

Mme Gruber : Bien, mais cela pourrait aller mieux !

Alice : Des soucis Madame Gruber ?

Mme Gruber : Il y a deux semaines de cela, je suis venue ici afin d'effectuer un virement. Ce matin, j'ouvre mon relevé bancaire mensuel, et je découvre que cette opération m'a été facturée 1,50 euro. J'ai souscrit à la formule Gold Tout Compris quand je suis devenue cliente de votre établissement. Une formule qui, au passage, me coûte la rondelette somme de 29 euros par mois. Je vous demande par conséquent de recrediter mon compte des 1,50 euro que vous m'avez volé !

Alice : Je suis désolée Madame, mais ce service est hors formule. *(Elle tend un document)* C'est inscrit ici sur notre plaquette tarifaire, regardez. Cela dit, les virements sont gratuits si vous les faites vous-même via notre site Internet.

Mme Gruber : Pardon ?! Cela ne vous suffit pas de chercher à me dépouiller, vous voulez en plus que je fasse votre travail ?! Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire Mademoiselle. Si vous ne me rendez pas mes 1,50 euros, je sors d'ici, je longe le trottoir et j'ouvre un compte à La Banque Postale d'à côté... comme les pauvres ! Ensuite, je transfère mon compte chèque, mon Assurance vie, mon PEA, mes SICAV, mes Bons du Trésor, tous mes livrets et le contenu de mon coffre là-bas. C'est ce que vous voulez ??

Alice *(paniquée)* : Non bien évidemment. Mais je vais me faire taper sur les doigts par Monsieur Murène, le directeur, si je ne respecte pas les règles.

Mme Gruber : Vous l'aurez cherché !

M. Murène entre (et croise Mme Gruber qui se dirige vers la sortie).

M Murène : Chère Madame Gruber, quel plaisir de vous voir ici ! Comment allez-vous ? Vous avez une mine resplendissante *(alors qu'elle affiche une mine renfrognée)* ! Laissez-moi deviner, je parie que vous avez passé le week-end dans votre villa Corse. Je vous envie vous savez, il doit faire beau à Porto-Vecchio en ce moment.

Mme Gruber : Non, le temps est y est exécrable depuis 3 jours. De toute façon, je n'ai pas passé mon week-end là-bas ; j'étais dans le domaine familial, en Alsace.

M Murène : Vous savez que nous fêtons le 10ème anniversaire de l'agence aujourd'hui ? A cette occasion, nous offrons une petite coupe de champagne à tous nos clients. Alice ne vous a rien proposé ? *(Regard noir vers Alice)* Puff !!

Mme Gruber : C'est-à-dire que si c'est réservé aux clients, je ne sais pas si j'y ai droit

M Murène : Mais pourquoi dites-vous cela Madame Gruber ?

Mme Gruber : Parce que je vous quitte ! Je change de banque ! Demandez à l'autre écervelée, elle vous expliquera.

M Murène : Madame Gruber, il s'agit sûrement d'un malentendu. Donnez-moi quelques petites secondes, je vais arranger cela. *(A part)* Alice, pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ? Qu'avez-vous fait comme connerie pour que la mère Gruber soit dans cet état ??

Alice : Nous lui avons facturé 1,50 euros pour un virement hors forfait, elle a voulu que je la rembourse, j'ai refusé et... voilà.

M Murène : Petite sotte ! A quoi jouez-vous ? Vous voulez que nous perdions nos meilleurs clients ?!

Alice : Mais, c'est vous qui m'avez toujours dit qu'une dette est une dette et qu'on ne doit jamais faire cadeau du moindre centime à un client.

M Murène : Taisez-vous ! Je vais arranger le coup avec l'autre et je m'occupe de vous ensuite. Croyez-moi, vous n'allez pas faire long feu dans cet établissement ! *(A Mme Gruber)* Tout est arrangé Madame Gruber ! Nous allons recrediter immédiatement votre compte de la somme en question.

Alice est nouvelle ici, elle ne connaît pas toutes les subtilités de la relation client. Mais je vais me charger de parfaire sa formation. Vous n'aurez plus à vous plaindre d'elle à l'avenir, je vous le promets.

Mme Gruber : A la bonne heure ! Cela m'aurait vraiment peiné de devoir quitter votre établissement.

M Murène : Tenez, pour me faire pardonner, un ticket cadeau à gratter.

Mme Gruber gratte le ticket.

M Murène : Alors ?

Mme Gruber : Oh, j'ai gagné une boîte de Monopoly ; le jeu préféré de mon défunt mari.

M Murène va chercher la boîte de Monopoly et la remet à Mme Murène.

M Murène : Voici pour vous, avec toutes mes félicitations Madame Gruber.

Mme Gruber : Bon, puisque tout est arrangé et que je suis là, j'aimerais aller faire un p'tit tour au coffre. Pouvez-vous m'y accompagner ?

M Murène : Mais avec plaisir Madame. Je prends les clefs et nous y allons. (*A part*) Alice, serez-vous capable de tenir l'agence pendant 5 minutes sans moi ou vais-je devoir rattraper un nouveau client en fuite à mon retour ?

Alice : Mais c'est vous qui m'avez toujours dit de ne jamais...

M Murène : J'ai dit taisez-vous !! Et faites correctement votre travail... tant que vous en avez encore

Alice : D'accord Monsieur Murène...

M Murène : Je suis à vous très chère Madame Gruber ! Descendons au coffre !

M Murène et Mme Gruber sortent.

Acte 1 Scène 2 : Alice, La malfaitrice, Le complice

Le téléphone sonne.

Alice : Banque Eden, Alice Duprès à votre service, bonjour ! ... Oui... Vous voulez savoir si je suis seule ? Et pourquoi donc Madame ? ... Pour retirer de l'argent ? Je ne vois pas le rapport mais mon guichet est actuellement libre si c'est ce que vous désirez savoir. Quel est votre nom s'il vous plaît ? ... Madame ? Vous êtes toujours là ? Allo ! Allo !! ... Ça alors, elle m'a raccroché au nez.

La malfaitrice et son complice entrent.

La malfaitrice : Haut les mains et pas de panique !! ... J'ai dit HAUT les mains !

Alice : Oui, tout de suite, pardon, excusez-moi, désolée, pardon.

La malfaitrice : J'ai aussi dit pas de [pa]-[ni]-[que].

Alice (*qui retient sa respiration et hoche la tête*) : Hum hum ... Vous êtes la dame du téléphone. C'est vous qui venez m'appeler à l'instant n'est-ce pas ?

La malfaitrice : Comment le savez-vous ?

Alice : Votre voix, je la reconnais.

Le complice : Je te l'avais dit que mettre un mouchoir en papier sur le micro ne suffirait pas. Tu aurais dû changer de voix et prendre celle qui fait tant rire ma nièce quand nous dînons chez ma sœur.

La malfaitrice : Laquelle ? Celle du cowboy ?

Le complice : Non, l'autre. Celle que tu fais en agitant tes deux mains sur la tête.

La malfaitrice : Bugs Bunny ?! Non mais tu m'imagines en train de dire « Allo, quoi de neuf Doc ? Est-ce que vous êtes seule dans cette banque ? » Et pourquoi pas en grignotant une carotte tant qu'à faire ? (*Se retournant vers Alice*) Bon, vous, donnez-moi l'argent !

Alice : Oui, quel votre numéro de compte ?

La malfaitrice : Mon numéro de compte ?!

Alice : Oui. Mais si vous ne l'avez pas en tête ce n'est pas grave. Donnez-moi votre nom, je vais retrouver votre dossier sur mon ordinateur.

La malfaitrice : Mademoiselle ?

Alice : Oui.

La malfaitrice : Cela vous arrive souvent de voir un client entrer avec une arme pour retirer de l'argent sur SON compte ?

Alice : Non, c'est rare. En y réfléchissant bien, je crois même que cela ne m'est jamais arrivé (*Silence*) Ah, je crois que je viens de comprendre.

Le complice sort un sachet de bonbons de sa poche et en mange un.

La malfaitrice : Tu crois que c'est le moment de faire ça ?

Le complice : Excuse-moi mais je me sens pas très bien, j'ai besoin de sucre. Sûrement à cause du stress.

Alice : S'il vous plaît, rangez ça.

La malfaitrice : Désolée, mais je rangerai mon arme quand je serai dehors, après que vous ayez rempli ce sac de billets.

Alice : Ce n'est pas de l'arme dont je parle mais de ça (*Elle désigne le sachet*).

La malfaitrice : Quoi ? Vous avez peur d'un sachet de bon... ?

Alice : Stop ! Ne dites pas le mot s'il vous plaît.

Regard interloqué de la malfaitrice.

Alice : Cela va vous paraître bizarre comme histoire mais, quand j'étais enfant, j'ai failli m'étouffer avec une sucrerie.

La malfaitrice : Et alors ?

Alice : Depuis, dès que je vois un sachet de friandises, je me sens mal à l'aise. Et c'est encore pire quand j'entends le mot bon...

La malfaitrice : Bon... ?

Alice : Oui, bon... Enfin bref, dès que j'entends ce mot, je tombe en syncope. Il s'agit d'une réaction post-traumatique toute à fait normale d'après ma psychologue.

Le complice : Ah, j'ai trouvé ! C'est bonbon le mot !!

La guichetière s'effondre. Regard noir de la malfaitrice à son complice.

Le complice : Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit une bêtise ?

Acte 1 Scène 3 : M. Murène, La malfaitrice, Mme Gruber, Alice, Le complice

On entend M Murène parler à Mme Gruber en remontant de la salle des coffres.

M Murène : Croyez-moi Madame Gruber, il n'existe pas un endroit plus sûr pour abriter vos biens de valeur que cette banque. Cela aurait été dommage pour leur sécurité que vous nous quittiez.

M Murène et Mme Gruber entrent. La malfaitrice pointe son arme dans leur direction.

M Murène : Savez-vous qu'en 10 ans d'existence cette agence n'a jamais été cambriolée ? Et croyez-moi, ce n'est pas demain que cela va arriver.

Le banquier abaisse l'arme de la braqueuse et montre du doigt son employée allongée sur le sol.

M Murène : Qu'est-ce que c'est ça ?

La malfaitrice : Ça, c'est votre employée qui a fait un malaise et ça (*Elle pointe à nouveau son pistolet sur le banquier*) c'est un hold-up.

M Murène (*abaisse à nouveau l'arme*) : Ah, vous me rassurez, je croyais que cette imbécile avait eu un accident et que j'allais devoir lui chercher une remplaçante. J'ai déjà eu toutes les peines du monde à trouver quelqu'un lorsque l'autre est partie pour son second congé maternité. Je ne suis pas misogyne, mais les femmes devraient choisir entre pondre et faire carrière. (*Il se retourne vers Mme Gruber*) Oh, excusez-moi Madame, je ne disais pas cela pour vous bien évidemment.

Mme Gruber : Il n'y a pas de mal, je n'ai pas eu d'enfant.

La malfaitrice : C'est un hold-up je vous ai dit, les mains en l'air !

Alice se relève doucement.

M Murène : Un hold-up, à visage découvert, là, juste sous l'œil de la caméra de surveillance ?!

La malfaitrice : Zut, je le savais qu'on avait oublié quelque chose.

Ils se retournent et enfilent chacun une cagoule qu'ils sortent de leur poche.

M Murène : C'est peut-être un peu tard non ?

Ils retirent leur cagoule l'air penaud.

M Murène : Bon, les enfants (*dit-il en raccompagnant les gangsters vers la sortie*), je ne n'ai pas consulté le calendrier aujourd'hui et je ne sais pas si c'est halloween, mardi gras ou je ne sais quelle autre fête costumée imbécile. Par contre, ce que je sais, c'est que vous allez sortir immédiatement de mon établissement parce que je n'ai aucun bonbon à vous offrir.

L'employée s'effondre à nouveau.

M Murène (*qui regarde son employée*) : Qu'est-ce qui lui prend encore ?

Le complice : Vous avez dit bonbon.

M Murène : Quoi ?

Le complice : Vous avez dit bonbon, le mot interdit.

M Murène : Décidément, vous commencez tous à me fatiguer aujourd'hui. Sauf vous chère Madame Gruber, bien évidemment. Alors c'est quoi ? C'est un complot, un gag ? (*Il désigne une plante du doigt*) Il y a une caméra cachée derrière la plante verte ? En tout cas, si c'est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle. Allez, stop, ça suffit, la récréation est terminée ! Vous deux, vous prenez la porte ! Du balai, ouste ! Allez donc faire votre numéro de clown à côté, à La Banque Postale !

La malfaitrice tire un coup de feu en l'air (Pan !) puis met en joue le banquier.

M Murène (*apeuré*) : Cela dit, rien ne presse... Je vous sers une petite coupe de champagne ?

Mme Gruber : Oh, je crois que j'me sens pas bien.

Mme Gruber s'effondre sur le sol.

Alice retrouve ses esprits et commence à se relever.

Alice : Qu'est-ce qui se passe ? Que fait Madame Gruber étendue sur le sol ?

La malfaitrice : Dites donc vous, vous m'avez dit que vous étiez seule tout à l'heure ?!

Alice (*un peu sonnée*) : Hein ? Quoi ?

La malfaitrice : Tout à l'heure, au téléphone, vous m'avez dit que vous étiez seule dans l'agence

Alice : Ah non, je vous ai seulement dit que mon guichet était libre.

Le complice : Et voilà, une fois de plus, comme à la maison ! Le problème avec ma femme c'est qu'elle vous pose une question mais n'écoute jamais la réponse.

M Murène : Bon, que voulez-vous exactement ?

La malfaitrice : Ce que je veux ?? Mais c'est simple à deviner non ? Je veux que vous remplissiez ce sac de billets. Et vite ! Nous avons déjà suffisamment perdu de temps comme ça.

Acte 1 Scène 4 : Mme Constant, La malfaitrice, Le complice, M Murène, Mme Gruber, Alice

Mme Constant entre. Elle va et vient en parlant sans prendre conscience de ce qui se passe. Les autres, médusés, la regardent faire sans bouger.

Mme Constant : Bonjour Messieurs Dames ! ... Pouh, quelle galère pour arriver jusque-ici. Ca bouchonne tellement en ville ce matin que j'ai bien cru que j'allais finir par arriver en retard. Figurez-vous qu'il y a des travaux dans la rue Jean Jaurès, dans la rue Victor-Hugo et dans l'avenue de la Gare. Et heureusement que le nouveau parking souterrain vient d'ouvrir, sinon je serais encore en train de tourner autour du pâté de maison à la recherche d'une place libre.

Elle entre dans la pièce de derrière tout en continuant à parler. On l'entend.

Mme Constant : On sent que les élections approchent. Madame la Maire est une maline ; elle ne fait rien pendant 5 ans et voilà qu'elle se met à rénover et à construire à tout va à quelques mois du scrutin municipal. Elle essaye sûrement de marquer les esprits des électeurs avant qu'ils aillent glisser leurs bulletins dans l'urne.

Elle revient vêtue d'une blouse. Elle porte un plumeau et un chiffon (qu'elle accroche sur le pistolet de la malfaitrice). Elle commence à faire le ménage.

Mme Constant : Nom de dieu, que de poussières ! Je passe deux semaines sans venir ici et j'ai l'impression de me retrouver dans un vieux grenier. Dans quel état j'aurais retrouvé cet endroit si j'avais écouté les médecins à l'hôpital ?! Ils ne voulaient pas que je reprenne avant un mois. Vous imaginez, un mois à ne rien faire, juste parce que j'ai subi une petite opération de la hanche ... Bon, le plumeau ne suffira pas. Il va falloir que je balaye, que j'aspire, que je passe la serpillère, que je fasse les vitres, que j'arrose les plantes, que...

La malfaitrice : Pardon !

Mme Constant : Oui Madame.

La malfaitrice : Rien ne vous dérange ? ... Vous trouvez que tout est normal ici ?

Mme Constant : Laissez-moi réfléchir... Je ne vois pas... Ah mais si, je n'avais pas remarqué, la poubelle est pleine ! Ce que je peux être tête en l'air parfois... Il faut que j'aille la vider immédiatement. Merci de me l'avoir signalé !

Elle prend la poubelle, reprend son chiffon et sort.

Acte 1 Scène 5 : Mme Gruber, M Murène, Alice, La malfaitrice, Le complice

Mme Gruber (*qui se redresse*) : Excusez-moi, je crois que j'ai eu comme une absence. Est-ce que je pourrais aller aux toilettes ?

La malfaitrice : Les toilettes ? Vous irez dans 5 minutes, quand nous serons partis. Ecoutez, le temps passe, et nous n'avons pas touché le moindre centime. Alors remplissez-moi ce sac avec tous les billets qui se trouvent dans la caisse, et qu'on en finisse !

Alice (*à son directeur*) : Qu'est-ce que je fais ?

M Murène : Allez-y, donnez-leur ce qu'ils veulent.

Alice prend deux ou trois poignées de billets qu'elle met dans le sac puis rend ce dernier à la malfaitrice.

La malfaitrice : Quoi, vous n'avez que ça ?

M Murène : Et oui, désolé ma chère amie. Mais aujourd'hui, à cause de gens comme vous, il y a très peu d'argent liquide dans les agences bancaires.

La malfaitrice : Et si un client a besoin de retirer une grosse somme de son compte, comment faites-vous ?

M Murène : Pour les grosses sommes, il faut nous prévenir 48h à l'avance afin que nous ayons le temps de commander les liquidités nécessaires auprès de la Banque de France.

Le complice : Tu as entendu ce que vient de dire le Monsieur ? Le mieux, ce serait peut-être qu'on commande et qu'on repasse dans 48h.

M Murène : Oui, bonne idée, faisons comme ça ! Repassez dans 48h !

Le couple se laisse accompagner jusqu'à la porte par le banquier.

La malfaitrice : Oui, bien sûr. Et vous allez nous accueillir avec du champagne ?

M Murène : Oui, pourquoi pas, ou autre chose si vous préférez.

Après avoir parcouru quelques mètres, la malfaitrice se retourne et lui pointe à nouveau son revolver sur le visage.

La malfaitrice : Dites-donc, vous ne seriez pas en train de nous prendre pour des imbéciles ?

M Murène (*ironique*) : Oh non, je ne me permettrais pas.

La malfaitrice : Et l'argent du distributeur ?

M Murène : Impossible d'y accéder. Il est enfermé dans une caissette métallique sécurisée. Seule la société de transport de fond peut l'ouvrir. Si vous tentez de la forcer, les billets seront tous recouverts d'une peinture indélébile. [2 répliques à supprimer s'il n'y a pas de distributeur dans votre décor]

La malfaitrice : Ecartez-vous, j'ai besoin de parler avec mon homme.

Echange entre la malfaitrice et son complice d'un côté, entre le banquier et son employée de l'autre (les questions des uns se marient aux réponses des autres).

Le complice : Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

M Murène : Appelez la police !

La malfaitrice : Et si tu vidais leurs poches ; nous pourrions peut-être récupérer quelques billets supplémentaires avec un peu de chance. Et puis il y a les téléphones mobiles ; ça se revend bien ces machins-là.

Alice : Mais ils vont me voir faire.

M Murène : Oh, mais arrêtez de trembler et faites ce que j vous dis. Faites semblant de chercher un truc derrière le guichet et passez cet appel pendant que je fixe l'attention de ces deux cons.

Le complice : Je ne suis pas sûr d'y arriver, cette situation m'angoisse de plus en plus.

M Murène : Vous tenez à conserver votre job ?

La malfaitrice : Tu tiens toujours à nous voir changer de vie ?

M Murène et la malfaitrice (*en chœur*) : Alors exécution !

La malfaitrice : Messieurs-dames, je vais vous demander de nous donner tout l'argent que vous avez sur vous, et vos téléphones aussi.

M Murène (*cherche dans ses poches et dans son portefeuille*) : Tenez.

Mme Gruber : Excusez-moi, j'ai vraiment besoin d'aller aux toilettes, ça devient urgent.

La malfaitrice : Dans 5 minutes je vous ai dit ! Allez, donnez votre fric et votre mobile !

Mme Gruber : C'est-à-dire qu'il y a déjà 5 minutes que vous m'avez déjà dit « dans 5 minutes ».

Elle fouille dans son sac à main puis tend quelques billets ainsi que son téléphone. Pendant ce temps-là, Alice fait mine de chercher derrière le comptoir.

La malfaitrice (*à Alice*) : Dites donc vous, qu'est-ce que vous faites là-bas derrière ?

Alice : Euuuh, c'est-à-dire que... que... que je cherchais mon téléphone, pour vous le donner, comme vous nous l'avez demandé.

La malfaitrice : Votre téléphone ?! Vous avez la main dessus et il est collé à votre oreille

Alice : Oui, mais ne vous méprenez-pas, euuuh, ... je vérifiais.

La malfaitrice : Vous vérifiez ? Qu'est-ce que vous vérifiez ?

Alice : Je vérifiais... la tonalité ! N'allez pas imaginer autre chose...

La malfaitrice : Autre chose ?! Du genre ?

Alice : Du genre... (*La Police décroche*) Oui allo !... Euuuh... du genre appeler la police pour leur dire que nous sommes la Banque Eden, au 51 de la rue du Clocher, que nous sommes en ce moment même victimes d'un hold-up, que les deux malfaiteurs sont un homme et une femme, qu'ils sont armés, et que si on ne vient pas vite nous aider je vais finir par craquer (*Elle termine en sanglot*) ... Dans ce genre la quoi (*Elle raccroche sans en avoir l'air et tend son mobile*).

La malfaitrice (*à son complice*) : Alors, combien avons-nous récupéré en plus ?

Le complice : 185, 186, 187... 187€50 !

Mme Gruber : Je suis désolée mais je ne vais plus arriver à me retenir encore longtemps. Il faut absolument que j'aille aux WC !

M Murène : Bon, maintenant que vous avez eu tout ce que vous vouliez, vous allez pouvoir nous quitter. Vous voyez bien que cette pauvre Madame Gruber a absolument besoin d'aller faire pipi. Quant à moi, j'ai un établissement à faire tourner.

La malfaitrice : Attendez, j'ai besoin de réfléchir...

M Murène : Réfléchir ?! Elle est bien bonne celle-là. C'est peut-être avant qu'il fallait réfléchir mon ami. Les 187€50 que vous venez de grappiller + les 3800 euros de la caisse, ça vous fait 3987€50. Une attaque à mains armées ça va chercher dans les combien ? 20 ans de réclusion criminelle ? Si je fais un rapide calcul, ça vous fait un gain de moins de 200 euros par année de prison, ce n'est pas cher payé pour un tel risque, vous ne trouvez pas ? ... Allez, soyez sérieux maintenant, rendez tout, sortez et on passe l'éponge. Personne ne dira rien, personne n'en saura rien ... faites-moi confiance.

La malfaitrice : Je crois que vous avez raison...

M Murène : Ah, vous devenez enfin raisonnable, c'est bien.

La malfaitrice : 3987 euros, ce n'est pas assez. Je suis sûr qu'on peut gagner beaucoup plus ici. Trouvez-moi une solution !!

M Murène : Une solution ?! Quelle solution ? Vous avez vidé la caisse et vous nous avez également fait les poches, je ne vois pas trop ce que je peux vous proposer comme « solution » ... Je ne suis ni magicien ni Jésus ; je ne multiplie pas les pains et encore moins les billets.

Mme Gruber : Pitié, je n'en peux vraiment plus ! Pour moi aussi, trouvez une solution. Laissez-moi aller faire pipi. Dans les WC, derrière la plante verte ou ailleurs mais il faut absolument que je fasse pipi.

La malfaitrice : Ok ok ok. (*A son homme*) Chéri, accompagne Madame jusqu'aux WC s'il te plaît. Et ne traînez pas. Profite-en pour attraper la femme de ménage au passage.

Mme Gruber : Ah, ce n'est pas trop tôt.

Le complice : Allez zou, en route, prochain arrêt : les toilettes.

Le complice prend Mme Gruber par le bras et l'entraîne en direction de l'entrée de la salle des coffres.

M Murène : Vous faites fausse route. Les WC, c'est par ici. Là-bas, c'est la salle des coffres.

Le complice : Merci. Changement de direction !

Le complice et Mme Gruber sortent.

La malfaitrice : Quoi, vous avez une salle des coffres ?! Qu'est-ce qu'il y a dans cette salle ?

M Murène : Des coffres.

La malfaitrice : Oui je me doute. Mais dans ces coffres, qu'est-ce qu'il y a ?

M Murène : Je n'en sais rien, les clients ne nous le disent pas. Les contenus sont confidentiels ... Cela dit, maintenant que j'y pense, j'ai peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser. Quelque chose de simple, d'efficace et qui vous rapporterait beaucoup à terme.

La malfaitrice : Ah oui, quoi ?

M Murène : Alice, donnez-moi un formulaire B52.

Alice : Tenez Monsieur.

M Murène : Alors voici, je vous explique. Il se trouve que La Banque Eden vient tout juste de créer un nouveau produit d'épargne : le Livret Eden Plus. Pour en bénéficier, rien de plus facile : nous remplissons ensemble ce petit formulaire, puis vous déposez le fruit de votre « dur labeur » (*il tapote le sac de billets volé*) sur le livret et, sans que vous ayez à faire le moindre effort, ce dernier vous rapportera 10%.

La malfaitrice : 10% ?! Par an ?

M Murène : Non, encore mieux, par mois.

La malfaitrice : Mais c'est formidable, ça m'intéresse ! Donnez-moi vite ce formulaire et un stylo !

M Murène : Prenez le mien. Veillez à bien remplir toutes les lignes s'il vous plaît.

La malfaitrice remplit le document.

M Murène : Et n'oubliez pas la petite signature en bas ... Merci ! Alors résumons. Donc, aujourd'hui vous déposez la somme de 3987€50 sur votre livret. (*Il prend sa calculatrice*) Somme à laquelle je soustrais les frais d'ouverture dudit livret de 550 euros, l'assurance obligatoire de 920 euros, les frais de tenue de compte de 740 euros, l'autorisation de découvert de 190 euros, la CSG de 330 euros, la TVA de 680 euros et la contribution forfaitaire à la réintroduction des loups dans le bois de xxxxx [Choisissez de le nom d'un bois ou d'un parc connu dans la localité où vous jouez la pièce] de 270 euros. J'ajoute 10 et je retiens 1000. Il vous reste... – 150 euros. Heureusement que vous avez une autorisation de découvert.

La malfaitrice : Mais c'est du vol !

M Murène : Oh, ça vous va bien de dire ça !

La malfaitrice déchire le formulaire.

La malfaitrice : Je veux descendre dans la salle des coffres ! Prenez les clefs et on y va !

M Murène : Cela ne sert à rien, vous ne pourrez pas ouvrir le moindre coffre. Chaque coffre a deux serrures et nécessite donc deux clefs pour être ouvert : celle du client qui doit être tournée simultanément avec celle de la banque. Moi, je n'ai pas les clefs des clients. Ce sont eux qui les conservent.

Retour du complice avec Mme Gruber.

La malfaitrice (à son homme) : Alors, comment ça s'est passé ?

Le complice : Très bien. Madame Gruber est soulagée et la femme de ménage va arriver. Elle voulait absolument finir de laver le carrelage avant.

La malfaitrice : Vous avez été rapide.

Mme Gruber : J'ai une petite vessie.

La malfaitrice : Bien. Je vais te confier une autre petite mission. Pendant que je vais aller dans la salle des coffres avec Monsieur, tu vas garder ces dames. T'en sens-tu capable ?

Le complice : Oui, bien sûr.

La malfaitrice : Tiens, prends le révolver. (Au banquier) Monsieur, prenez vos clefs, nous allons aux coffres !

La malfaitrice et M Murène sortent.

Acte 1 Scène 6 : Le complice, Alice, Mme Gruber, Mme Constant

Long silence. Le complice et Alice regardent leurs mains, leurs pieds, jettent des coups d'œil à gauche et à droite. Parfois, des regards se croisent, des sourires crispés sont échangés.

Le complice (à Alice) : Vous faites ce travail depuis longtemps ?

Alice : Cela fait 5 ans. Mais je ne suis qu'intérimaire. Ce doit être ma 7^{ème} ou 8^{ème} agence bancaire. Et vous, vous faites cela depuis longtemps ?

Le complice : Non, c'est la première fois. Ça doit se voir un peu d'ailleurs non ?

Alice (sourire complice) : Oui, un peu. Mais vous vous en sortez très bien.

Le complice : Merci. Je suis très nerveux. Ma femme m'a dit de ne pas le montrer mais ce n'est pas évident à cacher.

Mme Gruber : Et moi, personne ne s'intéresse à mon état ?! C'est gentil vos petits bavardages mais cela me dit pas quand je vais pouvoir rentrer chez moi. Je n'ai pas que cela à faire d'attendre ici.

Le complice (braque le pistolet sur Mme Gruber puis prend une voix grave et autoritaire) : Vous sortirez quand nous l'aurons décidé ! (A Alice) J'ai vu ça dans un film, ça le fait hein ?

Alice : Impressionnant !

Le complice : Oh, mon lacet est défait. D'après ma femme, c'est le genre de petit détail auquel il faut faire attention parce qu'il peut faire échouer un plan. Imaginez que nous sortions d'ici en courant, que je marche sur mon lacet et que je me casse la figure. Se faire arrêter à cause d'un lacet mal fait, j'aurais l'air bête non ? (Elle tend son arme à Alice) Pouvez-vous me tenir ça s'il vous plaît ?

Alice : Bien sûr.

Le complice se baisse, refait son lacet, se relève puis reprend l'arme.

Le complice : Merci.

Alice : De rien.

Mme Constant entre avec un petit arrosoir et un balai. Elle se dirige vers la plante verte.

Mme Constant : Mon dieu que la terre est sèche ! Personne ne l'a arrosée en mon absence ? Pourquoi est-ce que vous vouliez que je vienne ici ?

Le complice : C'est-à-dire qu'il s'agit d'un hold-up. Je dois réunir toutes les personnes présentes ici dans la même pièce afin de les...

Mme Constant : Regardez-moi les poils de ce balai ; ils partent dès qu'on passe la main dedans. Et qu'est-ce que c'est que ça un hold-up ?

Le complice : Un hold-up et bien euh... c'est un vol.

Mme Constant : Vous avez raison, c'est du vol ! Je n'aurais jamais dû acheter ce balai. Je vais en changer immédiatement.

Le complice : Mais, ne partez pas, vous devez rester ici...

Mme Constant sort.

Mme Gruber (ironique) : C'est impressionnant cette démonstration d'autorité. Vous savez quoi ? Quand j'en aurai marre, je vais finir par sortir d'ici, comme elle, que vous soyez d'accord ou pas.

Acte 1 Scène 7 : M Murène, La malfaitrice, Le complice, Mme Gruber, Alice

La malfaitrice et M Murène entrent.

M Murène : Vous avez vu, je ne vous avais pas menti, il faut deux clefs pour ouvrir les coffres.

La malfaitrice : Oui j'ai vu. (*A son homme*) Chéri, tout s'est bien passé en mon absence ?

Le complice : Aucun souci. Je suis un vrai berger. Et je n'ai même pas eu besoin de chien pour garder le troupeau.

Mme Gruber : Vous parlez d'une berger. Une brebis sur les trois est partie. Un tiers du cheptel dans la nature. Quelle efficacité, bravo, ça mériterait un diplôme.

La malfaitrice : Où est la femme de ménage ?

Le complice : C'est-à-dire que...

La malfaitrice : Peu importe. Je reviens des coffres ; il n'y a aucun espoir de gagner plus ici. Il est temps de partir.

Mme Gruber : Ce n'est pas trop tôt.

La malfaitrice : Prenons le sac et sortons d'ici ... Au revoir Monsieur, au revoir Mesdames, et mille excuses pour le dérangement !

Le couple se dirige vers la sortie quand une sirène de police se met à hurler. On distingue la lumière d'un gyrophare bleu provenant de l'extérieur.

Le complice : Oh non, ce n'est pas vrai !

M Murène : La police, enfin. J'ai cru qu'ils n'arriveraient jamais ceux-là.

Mme Gruber : On voit que ce n'est pas leurs biens qui sont en danger. Et dire que ces gens vivent de nos impôts.

On entend une voix dans un mégaphone provenant de l'extérieur.

La voix du commissaire : Je réclame votre attention s'il vous plaît. Mon nom est Gregory Fischer. Je suis commissaire de Police. On m'a informé qu'une attaque à main armée avec prise d'otages serait en cours dans cette agence bancaire. J'aimerais parler avec le chef des ravisseurs.

Long silence. Puis la malfaitrice se dirige près de la porte qui donne sur le hall.

La malfaitrice (qui parle fort) : C'est moi la chef. Que me voulez-vous ?

La voix du commissaire : Je veux juste discuter avec vous.

La malfaitrice : Je n'ai rien à vous dire.

La voix du commissaire : Dites-moi au moins comment vont les otages.

La malfaitrice : Tout le monde va bien ici. Et puis ce ne sont pas des otages ; nous allons sortir. Partez d'ici et vous retrouverez tout le monde sain et sauf.

La voix du commissaire : Je suis désolé, mais les choses ne se passent pas ainsi avec moi. J'ai vraiment besoin d'être sûr que tout le monde va bien.

La malfaitrice : Comment puis-je vous le prouver ?

La voix du commissaire : Et si vous me laissiez entrer afin que je vérifie de mes propres yeux ?

La malfaitrice : Laissez-moi réfléchir un instant. (*A son homme*) Qu'est-ce qu'on fait ?

Le complice : Je n'en sais rien moi. J'ai peur.

Le banquier se met à chanter et à siffloter « Les portes du pénitencier ».

La malfaitrice (*au commissaire*) : Ok, je vous laisse rentrer. Mais à une seule condition.

La voix du commissaire : Oui, laquelle ?

La malfaitrice : J'ai besoin d'être sûr que vous ne porterez pas d'arme sur vous. Par conséquent, vous devez enlever vos vêtements. Je veux vous voir en caleçon, tee-shirt, chaussettes et rien de plus !

La voix du commissaire : Est-ce bien nécessaire d'en passer par là ? Je vous promets que je ne cacherai aucune arme sur moi. Vous avez ma parole.

La malfaitrice : Je suis désolée mais c'est ça ou je ne vous laisse pas entrer.

La voix du commissaire : Ok, je me déshabille et j'arrive.

Mme Gruber : Après un vol et une prise d'otages, nous allons avoir droit à un strip-tease. J'espère au moins que ce commissaire est beau garçon.

M Murène : Moi, j'espère surtout qu'il est efficace.

Acte 1 Scène 8 : Le commissaire, Mme Gruber, Alice, Mme Constant, M Murène, Le complice, La malfaitrice

Le commissaire entre. Il est vêtu d'un tee-shirt et d'un caleçon avec des motifs ridicules.

Le commissaire : Me voilà, et dans la tenue exigée.

Tous se mettent à pouffer de rire.

Le commissaire : Si ce sont mes sous-vêtements qui vous font rire, sachez que c'est un cadeau de ma fille. Elle m'a offert cela ce matin, pour mon anniversaire. J'ai mis l'ensemble avant de partir au bureau, pour lui faire plaisir. Si j'avais su que j'allais être obligé de me retrouver devant vous dans cet accoutrement...

Mme Gruber (*ironique*) : Votre fille a des goûts exquis. Pas de doute, c'est une esthète.

Le commissaire : Ma fille a surtout 10 ans et elle se soucie peu des tendances de la mode masculine.

Alice : Moi je trouve cela mignon, un papa prêt à se ridiculiser pour faire plaisir à son enfant.

Le commissaire : Bref, ce n'est pas le sujet. (*Aux gangsters*) Visiblement tout le monde va bien ici, c'est déjà un bon point pour vous. A présent, je vais vous dire quelque chose d'important...

Madame Constant entre et fouille un peu partout dans la pièce.

Mme Constant : Excusez-moi. Faites comme si je n'étais pas là messieurs dames ... Où est passé ce fichu chiffon ? ... Pas là ... là non plus. Mais qu'est-ce que j'en ai fait ? ... Monsieur Murène, Mademoiselle Alice, vous n'auriez pas vu le chiffon jaune par hasard ? Vous savez, celui qui me sert à lustrer le mobilier.

M Murène : Non.

Alice : Moi non plus.

Mme Constant : Ah, le voilà ! Excusez-moi pour le dérangement, je retourne à la tâche.

Mme Constant sort.

Le commissaire : Euh, où en étais-je ? ... Ah oui, ça me revient. Je voulais que vous sachiez que j'ai vu pas mal de gangsters dans ma carrière. Et ce qu'ils sont, ils le portent bien souvent sur leur visage. Mais vous, quand je vous regarde tous les deux, je n'ai pas la sensation d'avoir à faire à de grands criminels. Je ne sais pas qu'elle est la raison qui vous a amené à faire ce que vous faites mais, quelle qu'elle soit, je suis certain que la justice tiendra compte de votre attitude si vous décidez de vous rendre maintenant. Alors ressaisissez-vous, posez cette arme, et tout se passera bien.

Long silence. La malfaitrice regarde son homme.

Le complice (*d'une petite voix*) : Je ne veux pas aller en prison.

La malfaitrice commence à se baisser lentement pour déposer son arme sur le sol.

Le commissaire (*à la voix apaisante*) : C'est bien, vous faites le choix de la raison, le bon choix

M Murène : Ah, les affaires reprennent, enfin. (*Il clape dans ses mains*) Allez Alice, le spectacle est terminé, on s'agite !

Mme Gruber : Formidable, et il n'est pas encore midi. Avec un peu de chance, j'aurai le temps d'aller chez Chanel avant de rentrer. Tout à l'heure, j'ai vu un petit tailleur noir et blanc en passant devant la boutique ; je suis sûr qu'il m'ira à ravir.

La malfaitrice (*se redresse, l'arme toujours à la main*) : Je veux une voiture.

M Murène et Mme Gruber : Quoi ??

La malfaitrice : Je veux une voiture !

M Murène : Désolé, je n'en vends pas. Je vous aurais bien proposé un crédit pour en acheter une mais étant donné le contexte, ça risque d'être compliqué.

La malfaitrice : Commissaire, je veux une Clio.

Le complice : 3^{ème} génération, essence.

La malfaitrice : Grise. Vous allez la faire garer là, juste devant l'entrée.

M Murène (*à Mme Gruber*) : Décidément, ce sont des gagne-petit. Et pourquoi pas un vieux combi Volkswagen.

Mme Gruber : Oui, ou une carriole tirée par des chevaux.

Le commissaire : Vous êtes sûr que c'est ce que vous voulez vraiment ?

La malfaitrice : Oui, c'est ce que je veux. Et puis je veux aussi de l'argent, plus d'argent.

Le commissaire : Combien ?

La malfaitrice parle dans l'oreille de son complice. Il écrit une somme sur un bout de papier.

Le complice (*au commissaire*) : Tenez.

Le commissaire : Bien, je vais voir ce que je peux faire.

La malfaitrice : Autre chose, il me faudrait aussi un pied de biche, une barre à mine... et des marteaux.

Le commissaire : D'accord, mais donnez-moi un peu de temps. Je vous recontacterai pour vous tenir au courant. En attendant, ne faites pas de bêtise.

Le commissaire sort.

NOIR

Acte 2

Acte 2 Scène 1 : Mme Gruber, La malfaitrice, Le complice, M Murène, Alice

Mme Gruber lance les dés.

Mme Gruber : 3 ! 1,2,3, rue De La Paix. J'achète ! ... Aaah, j'adore ce jeu. Nous y avons joué des soirées entières avec René Charles, mon défunt mari. Il n'y pas à dire, ces vieux jeux, c'est quand même beaucoup mieux que tous les jeux vidéo violents et débiles auxquelles s'adonne la jeunesse d'aujourd'hui. Playstation, Xbox, Nintendo, les voilà les véritables sources de la violence de notre société. *(Au couple de gangsters)* Vous jouiez aux jeux vidéo ?

La malfaitrice : Non, jamais.

Le complice : Moi non plus.

Mme Gruber : Ah, c'est étonnant. J'aurais parié que...

M Murène : Je suis entièrement d'accord avec vous chère Madame Gruber. Et qui achète ces jeux aux mômes et les laisse y jouer sur leurs consoles des journées entières ? Les parents ! Des parents laxistes qui ont démissionné de leur rôle. Regardez ce que j'ai trouvé dans les poches de mon fils ce matin alors qui se préparait pour aller à l'école : des pétards *(Il sort une grosse poignée de pétards de sa poche)*. Je les lui ai supprimés immédiatement puis il a reçu une torgnole qu'il n'est pas prêt d'oublier.

Mme Gruber : Bravo ! Vous avez bien fait, je vous félicite.

La malfaitrice : A mon tour de lancer. *(Il lance le dès)* 5 ! 1,2,3,4,5. Je tire une carte chance. « Vous êtes libéré de prison... ».

M Murène (ironique) : Conservez-la bien celle-là, elle pourrait bientôt vous être utile.

Mme Gruber : Excusez-moi, j'ai besoin d'aller aux WC.

La malfaitrice : Encore ?!

Mme Gruber : Je suis désolée mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai une petite vessie.

La malfaitrice : Chéri, accompagne une nouvelle fois Madame aux toilettes s'il te plaît. Et ramène la femme de ménage.

Le complice : D'accord. A tout de suite.

Le complice et Mme Gruber sortent.

Acte 2 Scène 2 : La malfaitrice, le commissaire, Alice, M Murène

La voix du commissaire : C'est le commissaire Fischer. Est-ce que vous m'entendez ?

La malfaitrice : Oui, je vous entends. Avez-vous ce que je vous ai demandé ?

La voix du commissaire : Les choses avancent. J'aimerais entrer à nouveau afin d'en parler directement avec vous.

La malfaitrice : Ok, mais vous connaissez la condition.

La voix du commissaire : Oui, je sais. J'entre.

Le commissaire entre mais avec des sous-vêtements différents.

La malfaitrice : Vous vous êtes changé, pourquoi ?

Le commissaire : Entre vos railleries et les moqueries de mes hommes dehors, ça devenait franchement insupportable.

Alice (sous le charme) : J'aime beaucoup ce que vous portez. Près du corps, cela met en valeur votre physique. C'est du coton ?

Le commissaire (*touché*) : Merci, c'est très gentil. Non, c'est de la fibre de bambou. C'est élastique, résistant, agréable au touché et ça passe à la machine.

Alice : Un cadeau de votre fille aussi ?

Le commissaire : Non.

Alice : De votre femme alors ?

Le commissaire : Non plus, je suis divorcé.

Alice (*intéressée*) : Ah, vous êtes seul...

La malfaitrice (*qui se racle la gorge*) : Hum hum ! Sinon, en ce qui nous concerne, où en êtes-vous ?

Le commissaire : Les outils sont prêts et la voiture devrait bientôt arriver. Pour l'argent, c'est plus compliqué. Réunir une telle somme demande du temps. J'ai appelé le Préfet. Il m'a dit qu'il allait contacter le directeur de cabinet du Ministre de l'intérieur. Celui-là devra ensuite joindre le ministre en question, qui appellera le 1^{er} Ministre, qui lui-même transmettra au Président de la république. Sachant que ce dernier est en réunion avec son homologue américain, il va falloir attendre la fin de cette réunion. Puis, si le Président est d'accord, il donnera alors son feu vert au Ministre des finances qui contactera la Banque de France pour faire débloquer les fonds.

M Murène (*à Alice*) : Je serais curieux de savoir quelle somme folle cette abrutie a-t-elle pu réclamer pour qu'il faille tant d'autorisations.

La malfaitrice : Il n'y a pas moyen d'accélérer les choses ?

Le commissaire : Euh... Peut-être que oui ... Il se trouve que Madame la Maire de la ville, qui est également députée, désirerait entrer et discuter avec vous. Une telle femme doit avoir de l'influence. Certainement plus qu'un modeste commissaire de province comme moi.

La malfaitrice (*après avoir réfléchi un instant*) : ... C'est d'accord, mais la condition est la même que pour vous.

Le commissaire : Vous n'allez tout de même pas demander à Madame la Maire de se mettre en sous-vêtements, ce serait humiliant. Elle deviendrait la risée de la ville, voir du pays tout entier.

La malfaitrice : Dans ce cas, elle devra accepter d'être fouillé à l'entrée.

Le commissaire : Bien ... Une dernière chose avant de sortir. Etant donné qu'il est midi passé, je me disais que certains d'entre vous avaient peut être faim. Nous avons commandé quelques pizzas et des boissons. Madame la Maire pourrait se charger de les livrer si vous êtes d'accord.

La malfaitrice : Ça me va. Qu'elle apporte aussi les outils que je vous ai demandés.

Le commissaire : Cela dit, où sont les autres ?

M Murène : Ils sont aux WC. En parlant de ça, vous pourriez peut être ajouter un ou deux rouleaux de papier toilette ; on risque d'en être bientôt à court.

Le commissaire : J'en prends note. Je vais dire à Madame la Maire qu'elle peut entrer.

Le commissaire sort.

Acte 2 Scène 3 : Le complice, La malfaitrice, M Murène, La Maire, Mme Gruber, Alice,

Le complice et Mme Gruber entrent.

Le complice : Voilà, c'est fait.

La malfaitrice : Bien, mais toujours pas de femme de ménage.

M Murène : Vous savez, Madame Constant n'en fait qu'à sa tête.

La malfaitrice : Oui, j'avais remarqué. Alors, quel est le motif cette fois ?

Le complice : C'est l'évier de la cuisine.

La malfaitrice : Parce qu'il n'y a pas que des WC là-bas ?

Le complice : Non, il y a une kitchenette, et un petit salon aussi.

La malfaitrice : Et c'est quoi le problème avec l'évier ?

Le complice : Le calcaire de l'eau ; ça laisse des traces blanches sur l'inox. Alors elle frotte. Mais elle m'a promis de venir quand elle aura fini.

La malfaitrice : Je suis en train de penser à quelque chose. Si tu me dis qu'il y a d'autres pièces, il doit y avoir des fenêtres également. Cela veut dire qu'elle pourrait s'échapper, ou pire, que les hommes du commissaire pourraient entrer.

M Murène : Respirez, il n'y a pas de fenêtre dans ces pièces, seulement des petits hublots (*il en montre le diamètre avec ses mains*)... raison de sécurité.

Le complice : Il dit vrai.

La malfaitrice : Ouf, tant mieux.

La voix de la Maire (au mégaphone) : Votre attention s'il vous plaît. Je suis Pauline Figolini, la Maire de cette ville, et je m'apprête à entrer.

La malfaitrice : Oui, allez-y, faites !

Mme la Maire entre.

La Maire : Bonjour Messieurs Dames. J'ai les bras un peu chargés. Est-ce que l'un d'entre vous pourrait me dire où je dois mettre tout cela ?

La malfaitrice (*désignant la table basse*) : Déposez ça ici. Chéri, fouille la dame s'il te plaît.

Le complice accomplit la fouille.

Le complice : Rien ici, rien là... Rien, il n'a absolument rien, ses poches sont vides de chez vide.

La malfaitrice : Tu es sûre ?

M Murène (*en aparté*) : Pourquoi douter ; il a l'air d'être un grand spécialiste du vide.

La malfaitrice (*à M Murène*) : Vous dites ?

M Murène : Rien.

La Maire : Comme vous pouvez le constater, je vous ai apporté des pizzas, des boissons, du papier toilettes et les outils que vous avez demandés. Tiens, c'est amusant, ils ont même mis des bonbons.

Alice s'effondre.

La Maire : Que lui arrive-t-il ?

M Murène : Un malaise. Rien de bien grave. Quand on y est habitué, on n'y fait presque plus attention.

Le complice : Elle va finir par se faire mal à force de tomber comme ça.

La malfaitrice : Ok, dès qu'elle reprendra ses esprits, accompagne-la jusqu'au petit salon et allongela. (*A Mme la Maire*) Madame la Maire, le commissaire nous a dit que vous pourriez nous aider à obtenir la somme d'argent que nous avons réclamée. Est-ce bien vrai ?

La Maire : Vous savez, cela fait 20 ans que je fais de la politique, 11 ans que je suis maire et 8 ans que je siège à l'Assemblée Nationale. Alors, forcément, j'ai quelques relations haut placées.

La malfaitrice : Vous connaissez le Président ?

La Maire : Pas personnellement non.

La malfaitrice : Le Premier Ministre ?

La Maire : Il m'arrive de le croiser à l'Assemblée le mercredi après-midi.

La malfaitrice : Le Ministre de la justice alors ?

La Maire : Nous avons le même coiffeur.

La malfaitrice : Mais vous connaissez qui au juste ?

La Maire : Je crois que la question n'est pas de savoir qui je connais ou qui je ne connais pas. Ce qui vous fait défaut, si vous me permettez de m'exprimer ainsi, ce ne sont pas les relations, mais la méthodologie.

La malfaitrice : Que voulez-vous dire par là ?

La Maire : Vous arrivez dans une banque en milieu de matinée, à une heure de forte circulation, le visage découvert, et sans savoir au préalable combien vous pouvez espérer gagner. Je trouve qu'il y a

comme un petit côté... comment dire... amateur dans votre façon de procéder. C'est frais, c'est charmant, c'est même romantique je trouve, mais je doute que cela soit efficace.

La malfaitrice : Pouvez-vous être plus claire s'il vous plaît ?

La Maire : Oui bien sûr. Alors, en peu de mots, afin de synthétiser ma pensée, je dirais que... « vous êtes dans la merde ».

La malfaitrice : Si vous êtes venue seulement pour nous dire ça, vous pouvez sortir immédiatement !

La Maire : Ne vous fâchez pas. Je sais que ma franchise déroute parfois. Mais je ne suis pas venue uniquement pour vous donner mon diagnostic. Sachez qu'avant d'être une élue, je suis médecin de formation. Et en bon médecin, j'ai un remède à vous proposer. Et savez-vous comment s'appelle le produit miracle qui va m'aider à vous sortir de ce pétrin ?

M Murène (*moqueur*) : Du Doliprane ? ... Les coups de matraques de la police, ça doit donner mal à la tête.

Mme Gruber (*moqueur*) : Ou du Lexomil peut être ? Ça doit être angoissant de se retrouver enfermé à deux dans 9 m². Surtout qu'on ne choisit pas son compagnon de cellule.

La Maire : Non, mon remède, c'est la [mé]-[dia]-[ti]-[sa]-[tion].

Le complice : Ça veut dire quoi ça ?

M Murène : Ça veut dire que vous allez passer à la télé, à la radio. On parlera de vous dans les journaux, sur Internet.

Mme Gruber : Vous serez peut-être même invités un dimanche chez Drucker.

La malfaitrice : Bon, vous deux, ça suffit ! (*A Mme la Maire*) Vous pouvez m'en dire un peu plus s'il vous plaît ?

La Maire : Bien sûr. Aujourd'hui, qui gouverne dans nos démocraties modernes ? Les Présidents, les 1^{er} Ministres ? Non. Qui détient vraiment le pouvoir ? Les juges, les banquiers, les PDG des multinationales ? Non plus. Le véritable pouvoir, il est aux mains des médias. Oui, ce sont les médias qui, à grand renfort d'articles, de reportages et d'émissions en tous genres forgent l'opinion publique. C'est donc à eux qu'il faut s'adresser en priorité dans une affaire comme la vôtre.

La malfaitrice : Et concrètement, que doit-on faire ?

La Maire : Dehors, il y a déjà quelques journalistes. Dans le lot, j'ai repéré une connaissance. Donnez-lui l'autorisation d'entrer comme vous l'avez fait pour moi. Je pense que vous ne le regretterez pas.

Pendant que la malfaitrice réfléchit, Alice se relève.

Alice (*encore étourdie*) : Bonjour Messieurs Dames, ... bienvenus à La Banque Postale.

M Murène : Non Alice, la Banque Postale c'est à côté. Vous, vous travaillez ici, à la Banque Eden. Et moi, je suis votre directeur.

Le complice : Je l'emmène.

Le complice et Alice sortent.

La malfaitrice : C'est d'accord, faites venir votre journaliste. Mais c'est la dernière personne de l'extérieur que je laisse entrer ici.

La Maire (*montre du doigt le téléphone fixe de l'agence*) : Je peux passer un appel ?

La malfaitrice : Allez-y.

La Maire (*au téléphone*) : Allo, Monsieur le commissaire ? C'est Madame Figolini ... Le couple aimerait rencontrer une journaliste ... Oui, une journaliste ... Ah, je ne sais pas pourquoi.

M Murène (*moqueur*) : Eux non plus.

La Maire (*au téléphone*) : Ils veulent qu'elle entre ... Oui, elle est dehors, pas loin de vous. La quarantaine, 1m70, des cheveux mis-longs, châtons. Elle porte un sac en bandoulière avec le nom de son magazine écrit dessus ... Quel Magazine ? ... Jogging Magazine ... Oui, j'ai bien dit Jogging Magazine ... D'accord, merci (*Mme la Maire raccroche*) Voilà, c'est bon, elle va arriver.

La malfaitrice : Une journaliste de Jogging Magazine ?! Pourquoi ?

M Murène (*moqueur*) : Peut-être parce que celle de Chasse et Pêche est retenue dans une tourbière en Sologne.

Mme Gruber : Apprendre à courir, dans votre situation, ça peut servir.

La Maire (*à Murène et Gruber*) : Bon, les enfants, s'il vous plaît, un peu de sérieux ... Merci. (*A la malfaitrice*) Ne vous inquiétez pas, c'est une grande professionnelle. Avant, elle travaillait au journal Le Monde, au service politique

La malfaitrice : Pour quelle raison est-elle passée d'un journal prestigieux à un magazine sur le jogging ?

La Maire : Je ne sais pas. Envie de changement, besoin de s'accomplir ... C'est probablement une férue de course à pied qui décidé de mêler profession et passion afin de s'épanouir. Je connais beaucoup de personnes avec des trajectoires professionnelles originales. Prenez mon père par exemple ; un matin il a quitté son poste d'agent d'assurance pour reprendre une petite entreprise de serrurerie dont le patron allait partir à la retraite. Parfois, il m'emmenait avec lui quand je n'avais pas école. Aujourd'hui, les serrures n'ont plus de secret pour moi.

La malfaitrice : Ah, c'est intéressant ça. Je compte justement retourner dans la salle des coffres. Vous allez m'accompagner. Prenez le matériel.

La Maire : C'est-à-dire que je n'ai pas pratiqué depuis longtemps. Et puis, ouvrir un coffre, ce n'est pas comme ouvrir la porte d'un pavillon dont le propriétaire aurait égaré la clef...

Retour du complice.

La malfaitrice : Tu tombes bien chéri. Toujours pas de femme de ménage ?

Le complice : C'est-à-dire qu'elle...

La malfaitrice : Oui je sais. (*Agacé*) Elle insiste pour dépoussiérer les tapis avant de venir ? Elle ne bougera pas tant qu'elle n'a pas récuré les toilettes ? ... Peu importe, mais il va falloir qu'elle finisse par obéir à un moment ou à un autre. En attendant, tu vas surveiller Monsieur et Mademoiselle et « accueillir » la journaliste qui va arriver. De mon côté, je redescends aux coffres avec Madame la Maire. Je te fais confiance, bien évidemment. A tout à l'heure.

La malfaitrice donne son arme à son compagnon.

Mme la Maire (les bras chargés du pied de biche, de la barre à mine, ...) et lui sortent.

Acte 2 Scène 4 : Le complice, Mme Gruber, M Murène, la journaliste

Le complice : Tenez-vous bien tous les deux, je vous ai à l'œil.

Le téléphone sonne. Le complice hésite à décrocher puis le fait.

Le complice : Oui, allo ! ... Oui Monsieur le commissaire ... Quoi ? Vous pouvez nous avoir un Picasso, c'est plus spacieux et plus confortable ... Non merci, ma femme vous a dit que nous voulions une Clio III essence grise ... Ah, elle est là, très bien. Vous pouvez me le prouver ? ... Elle est peut-être garer devant l'entrée mais d'ici je ne vois rien ... Et bien, débrouillez-vous, parce que moi je veux une preuve (*Il raccroche*).

Mme Gruber : Pffuuu, je commence à en avoir par-dessus la tête de cette situation. J'ai autre chose à faire de mes journées que de participer à cette farce. Non mais, sérieusement, sous prétexte qu'on est armé, on a le droit de tout faire, de tout exiger, et tout le monde se met à genoux ! C'est comme ça que ça fonctionne aujourd'hui ?!

Le complice : Ben oui, c'est comme que ça fonctionne MAdame.

(Silence)

M Murène (à *Mme Gruber*) : Ecoutez-moi, je crois que j'ai une idée pour nous sortir de cette situation.

Mme Gruber (à *M Murène*) : Ah oui, et comment comptez-vous vous y prendre ?

M Murène : Admirez l'artiste. (*Au complice*) Excusez-moi, j'ai une petite question d'ordre technique à vous poser. Votre revolver, c'est un 6 ou un 8 coups ?

Le complice : Euh... je ne sais pas.

M Murène : Et le calibre ? C'est du 7 ou du 9 mm ?

Le complice : C'est-à-dire que...

M Murène : C'est-à-dire que ? ... (*Il s'approche doucement du complice*) ... Alors, 6 ou 8 ? 7 ou 9 ?

Le banquier arrache l'arme des mains du complice.

M Murène : Ta ta tin, fin de la partie !

Mme Gruber : Oh bravo, cent fois bravo, mille fois bravo ! Grâce à votre courage nous sommes sauvés !

M Murène : Du courage ? Pas tant que ça. Il est clair que Monsieur ne connaît rien aux armes. La preuve, le cran de sureté était encore enclenché. (*Au complice*) Mais plus maintenant. Alors, on fait moins le malin hein ?! Ah, c'est facile de jouer les durs avec une arme entre les mains ! C'est qui qui va donner des ordres à présent ?

La journaliste entre dans le dos de M Murène et Mme Gruber sans qu'ils s'en rendent compte.

M Murène : Allez, envoyez le sac de billets dans ma direction !

Le complice exécute.

M Murène : Et maintenant, mettez vos mains en l'air, immédiatement !

Mme Gruber (à *M Murène*) : C'est plaisant comme situation.

M Murène : Oui, j'avoue que c'est agréable, c'est grisant ... c'est même jouissif.

La journaliste s'empare de l'arme, rejoint le complice, et tient en respect le banquier et de la cliente.

La journaliste : Désolée de gâcher votre plaisir mais la fête est finie ! (*Au complice*) Oh je n'y crois pas, vous voyez cela, je viens d'arrêter ces deux malfrats !

M Murène : Mais non, vous vous trompez, nous ne sommes pas...

La journaliste : Taisez-vous, ou je vous en colle une entre les deux yeux ! ... Je vois déjà la une des journaux demain matin : « N'écoutez que son courage, notre consœur de Jogging Magazine neutralise le couple de braqueurs de la Banque Eden et sauve les otages ». (*Au complice*) En parlant de ça, comment se fait-il que vous soyez seul ici ? Où sont les autres ?

Mme Gruber : Mais puisqu'on vous dit que vous faites erreur, c'est lui le...

La journaliste : Silence j'ai dit ! Ou je tire. Croyez-moi, je n'hésiterai pas à le faire. Et quand la police me questionnera, j'invoquerai la légitime défense. Alors, où sont les autres ? Où est Madame la Maire ? Qu'est-ce que vous avez fait de cette crapule ? Vous l'avez zigouillée ? Où est le corps ? Ne vous inquiétez pas, je m'en fous. Pour être sincère, l'idée de la savoir morte me réjouit. Si je n'avais pas eu le malheur de croiser son chemin à celle-là, ma carrière aurait une autre allure. Vous imaginez ce que c'est que de passer du journal Le Monde à Jogging Magazine ? Moi, avant, je côtoyais les grands de la planète : Obama, Hollande, Merkel... Aujourd'hui, j'écris des articles dans un torchon lu par des adeptes de la transpiration intensive, des imbéciles qui prennent leur pied en courant ... quelle déchéance. Mais la roue vient de tourner. A partir d'aujourd'hui, je vais enfin pouvoir devenir celle que j'ai toujours rêvé d'être : une écrivaine à succès. Toute cette histoire, je la raconterai dans un livre. Et les éditeurs, qui ont toujours refusé de me publier jusqu'à présent, se battront pour éditer ce bouquin. Je m'imagine déjà en train de faire le tour des plateaux télé pour en parler. Avec

un peu de chance, je réussirai peut-être même à en vendre les droits d'adaptation pour en faire un film au cinéma.

La journaliste tend son arme au complice.

La journaliste : Prenez ça et tenez ces deux losers en respect. Je vais me faire le plaisir d'appeler mon rédacteur en chef pour lui annoncer ma démission.

Acte 2 Scène 5 : La malfaitrice, La Maire, la journaliste, Le complice, M Murène, Mme Gruber,

La malfaitrice et La Maire entrent.

La malfaitrice : 5 minutes pour ouvrir un seul coffre. Et il y en a 200. Cela va demander la journée entière pour éventrer tous les autres. Et le pire, c'est qu'il n'y avait que ça à l'intérieur (*Il montre une peluche*).

La Maire : Cela doit être le doudou d'un ou d'une nostalgique de son enfance. Je serais curieuse de savoir ce que recèlent les 199 autres. Nous aurions probablement des surprises. (*A la journaliste*) Ah, Mademoiselle Dupuis, vous êtes là !

La journaliste : Vous êtes toujours en vie vous ?! Quel dommage !

La Maire : Voilà une bien étrange façon de m'exprimer votre gratitude. Si vous êtes ici, c'est grâce à moi. Cette exclusivité, que je vous offre sur un plateau, devrait relancer votre carrière.

La journaliste : Ne vous inquiétez pas pour ma carrière, elle va redécoller en mode supersonique après le coup que je viens de réussir.

La Maire : Que voulez-vous dire ?

La journaliste : Vous ne constatez rien ? Vous ne remarquez pas un petit changement ?

La Maire : Si on exclut votre présence, je ne vois pas de différence entre la situation d'avant mon départ pour la salle des coffres et la situation actuelle.

La journaliste : Mais ouvrez les yeux zut ! (*A la malfaitrice*) Et vous Madame, aucun détail ne retient votre attention ?

La malfaitrice : Euh, non. (*A son complice*) Chéri, est-ce que tout s'est bien passé en mon absence ? Ces deux-là se sont-ils tenus tranquilles ?

Le complice (*un peu embarrassée*) : Oui oui, très bien, pas de souci.

La journaliste : Quoi ?? Ça veut dire que vous et vous vous êtes les ... ?

M Murène et Mme Gruber : Et Oui !

La journaliste : Alors dans ce cas, elle et lui ce sont les ... ?

M Murène et Mme Gruber : Et Oui !!

La journaliste : Mince alors.

La malfaitrice : Je suis désolée, mais je ne comprends pas tout.

La Maire : Rassurez-vous moi non plus.

La malfaitrice : Bon, peu importe, passons à la suite. Vous quatre, regroupez-vous, que je vous ai bien à l'œil pendant que je réfléchis. Mon amour, récupère les affaires de Madame : téléphone, portefeuille, etc...

Le complice exécute.

La journaliste (*à Mme la Maire*) : Rien n'a changé, dès qu'il y a une sale affaire dans cette ville, on est sûr de vous y trouver mêlée à un moment ou à un autre.

La Maire (*à la journaliste*) : Mais vous non plus vous n'avez pas changé. J'espérais que le temps vous aurez apaisé. Vous savez, la rancune est une émotion bien nocive ; j'ai de la peine pour vous.

La journaliste : Vous avez le beau rôle pour dire ça. Si seulement à l'époque j'avais réussi à prouver que vous étiez...

La malfaitrice (*qui sort brutalement de ses pensées*) : Non, c'est impossible ! Il y a beaucoup trop de coffres en bas. En choisir un, c'est comme acheter un ticket de La Française des Jeux, impossible de savoir s'il est gagnant avant de l'avoir gratté.

La journaliste (*à M Murène*) : Vous n'auriez pas une liste des propriétaires des coffres ? Cela permettrait de faire une sélection.

M Murène (*embarrassé*) : Une liste ? Vous voulez dire une sorte de papier avec des noms dessus ? Attendez que je réfléchisse. Euuh, non... Désolé, mais je n'ai pas ça.

M Murène récupère discrètement un dossier et tente de le faire disparaître dans son dos.

M Murène (*à la journaliste*) : Et puis dites donc vous, de quel côté êtes-vous ??

La journaliste : Mais je ne suis d'aucun côté Monsieur. Sachez que je suis une journaliste intègre et indépendante.

La malfaitrice : Bonne idée, donnez-moi cette liste !

La Maire (*à la malfaitrice*) : Mais cette liste ne vous avancera à rien mon amie. Nous ferions mieux de nous concentrer sur la suite des événements...

La journaliste (*à Mme la Maire*) : Dites-donc vous, je vous sens embarrassée. Qu'est-ce qui vous dérange ? Il y a votre nom sur cette liste ? Vous avez un coffre ici ? Un coffre avec tous vos petits secrets ?

La Maire : Mais je n'ai aucun coffre dans cette banque. Et puis, je ne vois pas ce que vous voulez insinuer quand vous parlez de mes « petits secrets ». Moi aussi, je suis quelqu'un d'intègre. (*A M Murène*) Allez-y, donnez-lui sa liste, puisqu'il y tient !

M Murène : Mais arrêtez avec cette histoire de liste ! Puisque que je vous dis qu'il n'y a pas de liste ! Il n'y a jamais eu de liste !

M Murène fait involontairement tomber le dossier qu'il essayait de dissimuler.

La malfaitrice (*à son homme*) : Tu peux ramasser ça et me le donner s'il te plaît ?

Le complice : Oui, bien sûr. Tiens.

La malfaitrice : Eh bien la voilà la fameuse liste ! Allez, on retourne aux coffres. (*Au banquier*) Vous, vous venez avec nous cette fois-ci. Une paire de bras supplémentaire ne sera pas de trop. (*A son homme*) Chéri, à toi de jouer. A tout de suite.

La malfaitrice, La Maire et M Murène sortent.

Acte 2 Scène 6 : La journaliste, Le complice, Mme Gruber, Mme Constant

Mme Gruber : Bravo ! Sans votre intervention « spectaculaire », nous serions tous libres à l'heure qu'il est.

La journaliste : Je suis désolée, je croyais bien faire. J'aurais dû prendre plus de temps pour analyser la situation avant d'agir.

Mme Gruber : Oui, indéniablement ... Puis-je me permettre de vous poser une question un peu indiscrète ?

La journaliste : Allez-y, faites.

Mme Gruber : Pourquoi avez-vous l'air si en colère contre Madame la Maire ? Que vous a-t-elle fait ?

La journaliste : C'est une histoire qui remonte aux dernières législatives. A l'époque, j'ai mené une enquête sur le financement de la campagne de Madame Figolini. J'ai essayé de prouver qu'une grosse partie des fonds qui alimentaient ses comptes de campagne provenait d'une riche contribuable, ce qui est totalement illégal. Malheureusement, l'élection a eu lieu, Madame Figolini a été élue députée de la nouvelle majorité, elle a porté plainte contre moi pour diffamation, la justice lui a donné gain de cause et mon journal m'a licencié.

Mme Gruber : Ça alors, c'est édifiant !

La journaliste : Mais vous savez quoi ?

Mme Gruber : Non, dites-moi.

La journaliste : Je n'ai pas abandonné mon enquête pour autant. Je continue à « gratter » par ci par là, à mes heures perdues. Et je suis à deux doigts de mettre un nom sur la riche héritière qui la finance.

Mme Gruber : Non ?!

La journaliste : Si ! ... Vous avez cru avoir ma peau, mais le Phénix est en train de renaître de ses cendres, et vous regretterez bientôt de m'avoir connu Madame la Maire !

Mme Constant entre (et rebondit sur le dernier mot prononcé par la journaliste).

Mme Constant : Ah cette Madame la Maire, c'est un sacré personnage ! En moins de quinze jours, j'ai reçu quatre exemplaires de son programme dans ma boîte aux lettres. Et le pire, ce sont ses innombrables affiches de campagne. C'est simple, on voit sa tête partout. Sur les panneaux municipaux bien sûr, mais aussi sur les murs, sur les abris bus, sur les poteaux électriques, sur les arbres ... J'en ai même vu une collée sur la tête du clown du Mc Do. Et comme si ça ne suffisait pas, elle a loué deux camions publicitaires qui tournent du matin au soir dans la ville. Vous savez, comme ceux des cirques, avec des types qui braillent son slogan dans un micro : « Dimanche prochain, ne restez pas au lit, et pour une meilleure vie, allez voter Figolini ». Et samedi, il paraît qu'elle va larguer des tracts du haut d'une montgolfière, à l'américaine. Je serais curieuse de savoir comment elle finance tout ce barnum.

La journaliste (*à Mme Gruber*) : Vous voyez, je ne suis pas la seule à avoir des soupçons.

Mme Constant : Bon, cela dit, il est enfin temps que je sorte prendre ma pause déjeuner. Je l'ai bien méritée.

Le complice : Qu'est-ce que vous dites ? Mais vous n'avez pas le droit de partir.

Mme Constant : A plus tard.

Le complice : Mais restez ici. Je vous interdis de sortir !

Mme Constant sort.

Mme Gruber : Je vous avais prévenu que lorsque j'en aurais marre, je finirais par sortir. Si le culot paye, il n'y a pas de raison que j'm'en prive. Si vous le permettez, et même si vous ne me le permettez pas d'ailleurs, j'emboîte immédiatement le pas de Madame.

Le complice (*qui braque son arme sur Mme Gruber*) : Ne bouge pas d'ici la vieille rombière ou j't'explose !

Mme Gruber : Oh, mon dieu, comment osez-vous me parler ainsi ??

Le complice : Excusez-moi ... Je crois que je commence à craquer moi aussi.

Acte 2 Scène 7 : Le complice, La malfaitrice, La Maire, Mme Gruber, M Murène, la journaliste

La malfaitrice et la Maire entrent les bras chargés, et en riant aux larmes, alors que le banquier qui les suit fait la tête.

Le complice : Chérie, pourquoi est-ce que tu ris ?

La malfaitrice : Ah ah ah ah... Excuse-moi mon bébé... Ah ah ah ah... Je n'arrive plus à parler... Ah ah ah ah... J'en ai mal au ventre... (*A Mme la Maire*) Allez-y vous, expliquez-lui.

La Maire : Ah ah ah ah... Désolée... Ah ah ah ah... Je ne peux pas faire mieux... Ah ah ah ah... Je passe aussi mon tour...

La malfaitrice : Ah ah ... Laissez-moi quelques secondes pour reprendre un peu mon souffle ... (*Grosse inspiration*) Voilà, ça va mieux, je t'explique. En consultant la liste des propriétaires de

coffres, j'ai vu que le plus gros de tous appartenait à devine qui ? A Monsieur Murène en personne. Alors nous l'avons ouvert avec Madame la Maire et regarde ce que nous y avons trouvé (*Elles montrent des bouteilles*) : Château Lafite 1934 , Château Margaux 1965, Mouton Rothschild 1948... Bref, que des bonnes bouteilles !

Mme Gruber : Oui, et qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ?

La Maire : Ce qu'il y a de drôle, c'est que ce coffre ne contenait pas que ça. Au fond, il y avait une grosse boîte en carton. Nous l'avons ouverte elle aussi et regardez ce qu'elle contenait (*Elle présente les objets un à un*) : une combinaison en latex, une cagoule, un bâillon en cuir, une paire de menottes, une cravache et une enveloppe kraft.

Le complice : Une enveloppe kraft ?

La malfaitrice : Oui, cette grande enveloppe kraft. Avec des photos dedans. Des photos de Monsieur Murène, dans sa jolie tenue, en train de se faire fouetter par des brunes, des blondes, des rousses

Le complice : Alors voilà pourquoi il ne voulait pas nous la donner sa liste. (*A M Murène après avoir regardé les photos*) Mais vous êtes un grand malade !

M Murène : Oh ça suffit ! Ce sont des documents privés ! Et puis je n'ai de compte à rendre à personne ici !

La Maire : Mais vous avez raison, vous êtes libre de vous distraire comme bon vous semble. Qui sommes-nous pour vous juger ? (*Moqueuse*) Cela dit, je me posais une question ; lors de vos soirées « masochisme et grands crus », les coups de fouets, vous les prenez avant ou après la dégustation ?

Les autres ricanent tous (sauf le banquier).

M Murène : Ecoutez, votre humour ne fait rire que vous. Figurez-vous que j'ai un métier qui génère beaucoup de stress. Alors, certains week-end, j'ai besoin de me détendre, pour... évacuer. Certains vont à la pêche, d'autres aiment aller jouer au golf, moi mon truc c'est ... enfin voilà quoi.

Acte 2 Scène 8 : La malfaitrice, Le complice, Mme Gruber, La Maire, la journaliste, M Murène, Alice

Le téléphone sonne. La malfaitrice décroche.

La malfaitrice : Allo ! ... Oui ... Oui ... D'accord ... Non, pas besoin d'entrer. Je vous envoie tout de suite quelqu'un pour les récupérer. Merci (*La malfaitrice raccroche et s'adresse à son complice*) Chéri, le commissaire m'a dit que tu avais demandé des preuves pour la voiture.

Le complice : Oui c'est vrai. Parce qu'on ne voit rien d'ici.

La malfaitrice : Tu as bien fait mon amour. Elles sont prêtes. Mais il faudrait maintenant que l'un d'entre nous aille les récupérer.

Mme Gruber : Si vous cherchez quelqu'un, je suis volontaire.

Le complice : Ah non, pas elle. Si elle sort, elle ne reviendra pas.

La malfaitrice : Madame la Maire, allez-y s'il vous plaît. Et revenez vite.

La Maire : Ne vous inquiétez pas. Moi, je suis ici de mon plein gré. Il n'y a aucun risque de ne pas me revoir.

Mme la Maire sort.

La malfaitrice : Quel genre de preuves as-tu demandé ?

Le complice : Euh... rien de particulier... des preuves. (*A la malfaitrice*) : Chérie, tout à l'heure, quand j'ai eu le commissaire au téléphone, il voulait nous donner un Picasso à la place de la Clio, mais j'ai refusé.

Mme Gruber (moqueuse) : Un Picasso ?! Vous parlez voiture ou peinture ? Parce que s'il s'agissait d'un tableau, vous auriez dû accepter une telle opportunité. Les toiles de ce peintre valent des millions sur le marché de l'art.

Le complice : Qu'est que vous racontez ? Picasso, c'est le monospace de chez Citroën ... Picasso, un peintre, puff, n'importe quoi. Inculte !

Mme la Maire revient avec les bras chargés de pièces auto dont un volant et un pneu.

La Maire (*qui pose les pièces aux pieds des gangsters*) : Il y a un peu de tout. Un volant, une aile, un compteur kilométrique, un pneu.

M Murène : Qu'est-ce que c'est que ce fatras dans mon agence ? Vous ne croyez pas qu'une photo aurait suffi ?

La Maire (*moqueuse*) : C'est vrai que vous aimez ça vous les photos.

M Murène : Je ne vous permets pas de... !

La Maire : C'est bon, ne vous emballez pas, je vous taquine.

La malfaitrice et son complice regardent les pièces attentivement afin de s'assurer qu'elles proviennent bien d'une Clio. Pendant ce temps, les autres, regroupés, discutent entre eux.

La journaliste (*à Mme la Maire*) : Dites-donc, le commissaire m'a dit que c'est vous qui m'aviez choisi pour entrer ici. J'aimerais bien savoir pourquoi.

La Maire (*à la journaliste*) : Je sais ce que vous manigancez. On m'a dit que vous enquêtiez toujours à mon sujet. Alors, j'ai pensé qu'en vous offrant ce « cadeau », vous deviendriez peut-être un peu moins hostile à mon égard.

La journaliste : Vous parlez d'un cadeau.

La Maire : Réfléchissez quelques secondes à ce que cette situation pourrait nous apporter à toutes les deux. Il est évident que ces deux-là sont des amateurs. Si nous savons nous y prendre, nous pourrions tirer de nombreux bénéfices de cette situation.

La journaliste : Ah oui ?! Et quel est votre plan ?

La Maire : En mettant nos compétences en commun, nous faisons de ces deux petits voleurs sans envergure de vrais gangsters ambitieux et dangereux. Une fois l'illusion créée aux yeux des médias et des pouvoirs publics, nous les arrêtons et les livrons à la Police. Ensuite, à nous la gloire et tout ce qui va avec. Car, si tout se passe comme je le prévois, nos carrières respectives devraient connaître une évolution spectaculaire.

M Murène (*dont l'oreille « trainait »*) : Qu'est-ce que vous mijotez toutes les deux ? Je vous rappelle que vous êtes ici dans mon agence. Sachez que je ne vous laisserai pas faire vos petites affaires sans rien dire.

La Maire : Mais vous aussi vous pourriez tirer votre épingle du jeu en vous alliant à nous. Quand Mademoiselle Dupuis aura relaté avec son grand talent de journaliste votre courage durant cette horrible et interminable prise d'otages, cela m'étonnerait que le groupe bancaire qui vous emploie ne vous propose pas une belle promotion... avec le salaire qui va avec bien évidemment.

M Murène : Et comment comptez-vous vous y prendre exactement ?

La Maire : Nous pourrions commencer par faire tomber les fragiles défenses de ces deux énergumènes. Nous avons là quelques bouteilles d'alcool... servons-nous en. (*À la malfaitrice*) Excusez-moi, je ne sais pas ce qu'il en est pour les autres mais je commence à avoir faim.

La journaliste : Moi aussi j'ai faim.

M Murène : Et moi aussi j'ai faim.

La Maire : Si vous êtes d'accord, partageons la nourriture que j'ai apportée en entrant et désaltérons-nous avec les quelques bouteilles ici présentes. (*Aux gangsters*) Cela vous fera du bien à vous aussi. On a toujours les idées plus claires après un moment de détente.

Le complice : Bonne idée ! Moi aussi j'ai un peu faim.

La malfaitrice : Bon, pourquoi pas. Mais on fait ça rapidement alors.

La Maire (*qui ouvre une première bouteille au tire-bouchon*) : Ne vous inquiétez pas, dans un petit quart d'heure nous retournons aux affaires.

Alice entre.

M Murène : Alice, vous tombez bien. Distribuez des verres à tout le monde et faites le service.

Alice : Oui Monsieur (*Elle exécute*).

La Maire : C'est un peu tristounet comme ambiance, vous ne trouvez pas ? Monsieur Murène, serait-il possible d'avoir un peu de musique ?

M Murène : Nous avons un poste, ici, juste sous le comptoir. (*A la malfaitrice*) Si vous permettez que je le sorte... (*La malfaitrice acquiesce et le banquier sort le poste*).

La Maire (*à la journaliste*) : Voilà, tout est en place à présent. La première phase de mon plan peut débuter.

Mme la Maire lève son verre et s'adresse à tous.

La Maire : Pour ce premier verre, je vous propose à tous de porter un toast à... nos projets. A nos projets !

Tous (*les uns après les autres, sauf Mme Gruber qui regarde et secoue la tête de gauche à droite*) : A nos projets ! A nos projets ! A nos projets ! ...

NOIR

Acte 3

Acte 3 Scène 1 : La Maire, La malfaitrice, Le complice, Mme Constant, la journaliste, M Murène, Mme Gruber, Alice

Ambiance de fête : On entend de la musique « Haut les mains, haut les mains, haut les mains ... la la la la ... ». Les protagonistes chantent, trinquent, dansent, font la chenille ... La malfaitrice brandit son arme en l'air, le banquier se dandine avec sa cravache à la main et sa casquette en cuir sur la tête... Des bouteilles et des boîtes à pizza vides trainent un peu partout dans le décor. Soudain, le téléphone sonne. Mme la Maire fait signe qu'elle se charge de décrocher. Elle fait également signe de baisser la musique. Quelqu'un va diminuer le volume, mais il reste tout de même un léger fond musical et certains continuent à danser comme si de rien n'était.

La Maire (*au téléphone*) : Oui, allo ! ... Oui Monsieur le commissaire ... Vous voulez savoir comment ça va ? Je ne vous cache pas que la situation est tendue ici Monsieur le commissaire ... mais chacun fait de son mieux afin que ça ne dégénère pas ... Que me dites-vous Monsieur le commissaire ? Qui va entrer ? ... Ah, je comprends Monsieur le commissaire ... Ne vous inquiétez pas ... Merci et à plus tard Monsieur le commissaire.

La malfaitrice (*un peu ivre, un verre à la main*) : C'était qui ?

Le complice (*dans le même état*) : Je ne suis pas sûr, mais je crois que c'était le commissaire.

La journaliste et le banquier vident discrètement leur verre dans le pot de la plante verte au moment où entre la femme de ménage.

Mme Constant : Ah ! Je vous y prends tous les deux ! Que jetez-vous dans les plantes ?

La journaliste : Rien ! ... Enfin si, de l'eau. Elles avaient l'air d'avoir soif.

Mme Constant : Vous vous moquez de moi ?! Je les ai arrosées ce matin. (*Elle prend conscience du bazar qui règne dans la pièce*) Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ? Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? Vous ne pensez tout de même pas que c'est moi qui vais ranger tout ça ?!

M Murène : Faire le ménage, c'est un petit peu votre fonction ici, non ?

La malfaitrice : Excusez-moi, je me pose une question. Comment se fait-il que vous soyez entrée par ici ? D'où venez-vous ?

Mme Constant : D'où voulez-vous que je vienne ?? Je viens de dehors bien évidemment. J'étais allée prendre ma pause déjeuner. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? J'y ai droit à cette pause.

La malfaitrice (*à son homme*) : Je la croyais là-bas (*Il montre la sortie qui mène aux pièces du fond*)
Quand est-elle sortie ? Tu étais au courant de ça chéri ?

Le complice : Ça s'est passé quand tu es redescendu dans la salle des coffres. J'ai essayé de la retenir mais elle n'a rien voulu entendre. Je n'ai pas osé t'en parler, j'avais peur que tu sois fâchée contre moi et que tu ne me fasses plus confiance.

La malfaitrice : Et vous, pourquoi êtes-vous revenue ?

Mme Constant : Pour faire mon travail bien évidemment. Pour qui me prenez-vous, pour un de ces tire-au-flanc qui n'assume pas ses responsabilités et vole son salaire ?

La malfaitrice : Et les policiers, ils n'ont rien dit, rien fait ? C'est eux qui vous ont laissé rentrer ?

Mme Constant : La police ? Ils m'ont posé plein de questions quand je suis sortie au sujet d'un soit disant hold-up.

La malfaitrice : Et alors, que leur avez-vous répondu ?

Mme Constant : Rien du tout, je ne comprenais pas de quoi ils voulaient parler. Et puis, comme ça m'agaçait et que je n'avais pas de temps à perdre je suis partie. En revenant, comme j'ai vu qu'ils étaient encore là, je me suis faufilée entre deux voitures. Le temps qu'ils m'aperçoivent j'étais déjà arrivée à la porte d'entrée. Ils me criaient « N'entrez pas Madame, n'entrez pas ! ». C'est ça, et puis quoi d'autre ?? C'est eux qui vont faire mon travail à ma place ?

Mme Gruber : Excusez-moi, j'ai besoin d'aller faire pipi.

La malfaitrice : Encore ?? Mais c'est pas vrai !

Mme Gruber : A qui la faute ? Si vous ne m'aviez pas laissé boire, je n'aurais pas envie de...

La malfaitrice : Bon ok. Chéri, accompagne Madame.

Le complice : D'accord mon...

Mme Constant (*qui lui coupe la parole*) : Ne vous dérangez pas, c'est sur mon chemin, je l'accompagne. Suivez-moi Madame.

Mme Constant et Mme Gruber sortent.

La malfaitrice (*à Mme Constant qui sort*) : Mais enfin, je ne vous ai pas donné l'autorisation de ...
Restez ici, c'est un ordre !

M Murène : Alice, débarrassez un peu. Allez mettre tout ce qui traîne ici et là dans la kitchenette... si Madame et Monsieur sont d'accord bien évidemment (*Il regarde la malfaitrice*) Elle peut ?

La malfaitrice : Euh... oui, elle peut.

Alice : Bien Monsieur.

Alice commence à ramasser bouteilles et verres qui traînent un peu partout.

M Murène : Laissez tout de même une bouteille... au cas où.

Alice termine et sort.

Acte 3 Scène 2 : La Maire, La malfaitrice, M Murène, la journaliste, Le complice, Alice

La Maire : Je trouve qu'ils mettent beaucoup de temps pour vous apporter l'argent. Quelle somme avez-vous demandée pour que ça prenne autant de temps ?

La malfaitrice : C'est personnel.

La Maire (*aux autres*) : Combien ont-ils réclamé ?

M Murène : Je n'en sais rien, il a inscrit le montant sur un papier qu'il a tendu au commissaire

La Maire : Allez, dites-nous combien.

La malfaitrice : Je leur ai demandé 10 000 euros ! Voilà, vous le savez, vous êtes contents ??

La Maire : Quoi ?? Et vous attendez ici depuis des heures pour 10 000 malheureux euros ! Je crois qu'ils se foutent de vous dehors. Ils devraient vous avoir remis l'argent depuis un moment ... 10 000 euros... puff. Si je peux me permettre de vous donner mon avis, je pense qu'ils gagnent du temps pour préparer une intervention. Il ne serait pas étonnant que d'ici quelques minutes, des hommes du RAID ou du GIGN débarquent ici l'arme au poing. Vous auriez dû demander beaucoup plus mon amie.

La malfaitrice : Je ne veux pas plus ! Pourquoi aurais-je dû demander plus ?

La Maire : Mais pour être pris au sérieux ! Et puis une cavale, ça coûte cher. Vous n'irez pas bien loin avec 10 000 euros.

La journaliste : Je pense comme Madame la Maire, cette somme ridicule vous fait passer pour de gentils amateurs. Pour être respectés, vous devez changer votre image. Et cela passe d'abord par le fait de demander une somme plus importante. Sinon...

La malfaitrice : Sinon ?

M Murène : Sinon, vous allez vous faire tirer dessus comme des lapins je jour de l'ouverture de la chasse.

La Maire : Vous entendez, tout le monde partage mon avis. Alors demandez plus. Et puis, avec le supplément, vous pourrez vous faire plaisir, vous offrir une voiture, ou mieux, un appartement.

Le complice (rêveur) : Oh oui, un joli petit appartement à nous. Nous le décorerons ensemble. Je ferai les peintures et toi, tu choisiras les meubles.

La malfaitrice : Non, je ne suis pas d'accord. On a demandé 10 000, on reste sur 10 000 !

La Maire : Mon amie, votre position est minoritaire. Vous devriez peut-être réfléchir.

Mme la Maire saisit la dernière bouteille et remplit un verre qu'il tend à la malfaitrice.

La Maire : Même si vous ne dites rien à ce sujet, nous percevons tous que vous vous sentez pris dans une situation qui vous dépasse. Ce que vous ressentez est normal ... Dans ces moments-là, croyez-moi, il est bon de se tourner vers les autres pour leur demander leur opinion ... En tant qu'élue de notre belle république française, je suis très attachée à ses valeurs ainsi qu'au vote démocratique. Ma chère amie, laissez-moi vous convaincre que des prises de décisions collégiales vous permettront de faire les bons choix.

La malfaitrice : Concrètement, vous voulez que nous votions avant de prendre des décisions, c'est cela ?

La Maire : Exactement, vous avez tout compris ... Bien, puisque le temps presse, je vous propose de passer au premier vote. Pas de chichi, faisons ça à main levée. Alors, qui veut soumettre une proposition ? (*A part, à la journaliste et au banquier*) Vous, trouvez chacun un sujet de vote sans aucune importance. (*A tous*) Je lance le premier vote et je demande « Qui est pour commander une ou deux pizzas supplémentaires ? ». Allez-y lèvez la main ceux qui sont pour.

Tout le monde lève la main.

La Maire : Proposition adoptée ! Qui veut proposer quelque chose ?

La journaliste : Moi ! « Qui est pour le droit de fumer dans la pièce ? ». J'ai grillé ma dernière cigarette il y a un peu plus de six heures et je commence à être en manque.

La Maire : Allons-y, votons !

Tout le monde lève la main.

La Maire : Proposition adoptée ! Quoi d'autre ?

M Murène : « Qui est pour... euh... (*Il sort un paquet de chewing-gum de sa poche*) le droit de mâcher un chewing-gum ? ».

Tout le monde lève la main.

La Maire : Adoptée ! (*A la malfaitrice*) Vous voyez comme c'est diablement efficace. Nous venons de prendre 3 importantes décisions en une poignée de secondes.

La malfaitrice : Oui, c'est vrai que c'est efficace.

Alice entre.

La Maire : Aaah, Mademoiselle Alice ! Vous allez pouvoir prendre part au prochain vote. (*A tous*) Nouveau vote ! Je vous demande « Qui est pour demander une somme plus importante à la Police ? »

La Maire, la journaliste et M Murène lèvent la main... mais pas la malfaitrice, son complice et Alice.

La Maire : Ah, nous avons une égalité. Comment allons-nous faire ?

La malfaitrice : C'est simple, allons chercher Madame Gruber et la femme de ménage et revotons.

La journaliste (*à part, à Mme la Maire*) : C'est risqué, surtout avec la femme de ménage. C'est un véritable électron libre celle-là.

La Maire : Je suis désolée mais un absent est un absent. A l'assemblée nationale, seules les personnes présentes dans l'hémicycle peuvent voter. (*A part, au banquier*) Dites-donc, c'est votre employée (*dit-elle en désignant Alice de la tête*), vous pourriez peut être faire quelque chose.

M Murène (*à part, à Alice*) : Alice, pourquoi avez-vous voté contre ?

Alice : Je n'en sais rien, je viens juste de revenir, je n'ai pas tout compris, je...

M Murène : Dois-je vous rappeler pour qui vous travaillez ici ?

Alice : Non Monsieur. Excusez-moi.

M Murène : Très bien. Tachez de voter correctement à l'avenir.

Alice : Oui Monsieur.

La Maire : Bien ! Après réflexion, certains parmi vous ont peut-être envie de modifier leur vote. C'est pourquoi je vous propose de faire un second tour. Alors, qui est pour demander une somme plus importante ?

La Maire, la journaliste, M Murène et Alice lèvent la main.

La Maire : 4 pour, 2 contre, la proposition est adoptée ! (*Elle tend le téléphone de l'agence à la malfaitrice*) A vous de jouer maintenant !

La malfaitrice (*au téléphone*) : Allo, Monsieur le commissaire ? ... Voilà, j'ai réfléchi, je veux plus d'argent ... Combien ? Euh... je veux 10 500 euros.

La Maire : 500 euros de plus, seulement ?! Mais c'est ridicule. Et pourquoi pas des tickets restaurant tant que vous y êtes.

La malfaitrice : Et je veux aussi des tickets restaurant.

La Maire : Mais non, pas de tickets restaurant imbécile ! Demandez juste une somme plus importante.

La malfaitrice (*à Mme la Maire*) : Ah, d'accord. (*Au commissaire*) J'ai changé d'avis, je veux 10 millions d'euros

La Maire : Attendez mon amie, n'exagérez pas non plus. Comment voulez-vous qu'ils réunissent une somme pareille en si peu de temps ? Trouvez un juste milieu.

La malfaitrice (*au commissaire*) : Patientez un peu s'il vous plaît.

La malfaitrice sort son téléphone mobile et triture les touches frénétiquement.

La Maire : Mais qu'est-ce que vous faites ?

La malfaitrice : J'additionne 10 500 à 10 000 000 et je divise le total par deux... pour trouver le juste milieu.

La politicienne excédée secoue la tête par dépit et pose sa main sur la main de la malfaitrice qui tient le téléphone mobile.

La Maire : Arrêtez ça et écoutez-moi. Dites-lui que vous voulez 1 million d'euros, et dans ½ heure maximum. Sinon, vous tuez un otage.

La malfaitrice (*au commissaire*) : Excusez-moi, j'ai encore changé d'avis. Finalement, je veux 1 million d'euros ... Oui, 1 million, et dans ½ heure maximum.

La Maire : Sinon vous tuez un otage.

La malfaitrice (*à Mme la Maire*) : Ah non !

La Maire : Sinon vous tuez un otage !

La malfaitrice (*au commissaire*) : Sinon... je blesse un otage.

La Maire : Non, pas blesser... TUER !

La malfaitrice (*au commissaire*) : Sinon je tue un otage ... Oui, je sais, 1 million c'est beaucoup, mais c'est ce que je veux ... Ah, d'accord, 2 secondes s'il vous plaît. (*A Mme la Maire*) Il me dit qu'il ne pourra pas réunir plus de 500 000 euros en si peu de temps.

La Maire : Ok, on prend !! Euh... je voulais dire « vous prenez ».

La malfaitrice : C'est d'accord, j'accepte.

Mme la Maire arrache le téléphone de l'agence de la main de la malfaitrice et raccroche.

La Maire : Vous voyez, ce n'était pas compliqué. Nous voilà à présent repartis sur de bien meilleures bases.

Acte 3 Scène 3 : La journaliste, M Murène, Mme Gruber, La Maire, La malfaitrice, Alice, Le complice

Mme Gruber entre.

La journaliste (*à part, à M Murène*) : Tiens, revoilà l'autre râleuse.

M Murène : Ne m'en parlez pas. Je dois me la coltiner au moins une fois par semaine. Cette vieille chouette vient et revient inlassablement voir je ne sais quoi dans son coffre.

Mme Gruber : Ah, je me sens beaucoup mieux. Je suis désolée pour tous ces va et vient mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai une petite vessie.

La Maire (*en aparté*) : Oui, mais une grande gueule... ça compense.

La malfaitrice : Vous avez mis plus de temps que d'habitude.

Mme Gruber (*qui sort une plaquette de sa poche*) : Oui, c'est parce que j'en ai profité pour prendre un décontractant. C'est très efficace ces petits cachets. Une fois fondus sous la langue on se sent instantanément mieux.

Alice : Excusez-moi. Je suis un peu... nerveuse... à cause de la situation. Auriez-vous la gentillesse de m'en donner un s'il vous plaît ?

Mme Gruber : Oui, bien sûr. Tenez.

Elle tend la plaquette à Alice qui en prend un.

Mme Gruber : Alors, c'est rudement efficace, vous ne trouvez pas ?

Alice : Je ne sens rien pour l'instant.

Mme Gruber : Prenez-en un deuxième.

Alice prend un autre cachet.

Mme Gruber : Et maintenant, ça va mieux ?

Alice : Toujours rien. Je vais en prendre encore un autre.

Mme Gruber : Eh, stop, n'en prenez pas trop ! Ces machins-là, ce ne sont pas des bonbons.

Alice s'effondre.

La journaliste : Qu'est-ce qui lui arrive ?

M Murène : Ce n'est pas grave, c'est normal, on vous expliquera.

Mme Gruber : C'est de ma faute, je me sens coupable. Puis-je aller l'allonger ?

La malfaitrice (dépitée) : Oui, faites.

Mme Gruber relève Alice tout en lui tapotant sur le visage et sort avec elle.

Acte 3 Scène 4 : La journaliste, La malfaitrice, Le complice, M Murène, La Maire

La journaliste : Bien, à mon tour à présent ! Est-ce que l'un de vous deux a déjà entendu parler du storytelling ?

La malfaitrice : Non, jamais.

Le complice : Qu'est-ce que c'est que ça le storymachin ?

La journaliste : Le storytelling est une méthode issue du marketing. Elle consiste à raconter une histoire, réelle ou imaginaire, peu importe, afin de capter l'attention d'un public cible et de susciter chez lui une émotion. Les publicitaires l'utilisent pour nous vendre de la lessive ou des voitures. Les politiques s'en servent pour se vendre eux et leurs « idées ». Moi, je vais l'utiliser pour vous faire passer pour de vrais durs. La police et les pouvoirs publics n'oseront plus rien vous refuser

Le complice : Et qu'est-ce qu'on doit faire ?

La journaliste : Vous ? Rien. Répondez seulement à mes questions et je me charge du reste ... *(Elle sort un calepin et un crayon)* Où êtes-vous née ?

La malfaitrice : A Aurillac, dans le Cantal.

La journaliste : Mouais... Non, on va dire que vous êtes née et que vous avez grandi à La Courneuve, en Seine Saint Denis. Le 9-3 comme disent les jeunes de là-bas.

La malfaitrice : Pourquoi ?

La journaliste : Ne vous inquiétez pas, je sais ce que je fais. Et où vivez-vous actuellement tous les deux ?

Le complice : Dans un p'tit appartement, à Limoges.

La journaliste : Non, j'ai mieux. Vous n'avez pas d'adresse fixe. Vous allez de ville en ville et de cachette en cachette. Un soir à l'hôtel, un autre dans un logement prêté par un de vos amis du grand banditisme...

Le complice (à sa femme) : Ah bon, nous avons des amis dans le grand banditisme ?!

La journaliste : ... La nuit, vous dormez avec votre arme sous l'oreiller, prêt à dégainer et à faire feu au cas où la police viendrait pour vous arrêter ... Sinon, avez-vous fait des études ? Avez-vous des diplômes ?

La malfaitrice : J'ai un bac pro en maintenance de machines industrielles

La journaliste : Non ça ne va pas, même ça c'est déjà trop. On va dire que vous avez quitté le système scolaire à l'âge de 16 ans, et sans aucune qualification, ce qui vous a obligé à commettre vos premiers larcins... pour survivre. Parce que, bien évidemment, vos parents, qui vous ont mis à la porte sans attendre votre majorité, refusaient de continuer à subvenir à vos besoins ... Cela a dû être dur à vivre *(dit-elle en posant la main sur l'épaule de la malfaitrice)*.

La malfaitrice : Euh, oui, peut-être. Enfin, j'en sais rien.

M Murène : Et ben, ça va vite avec vous. En moins de 2 minutes Madame vient de perdre son logement et son diplôme. Et en plus, elle apprend que ses parents sont des salauds.

La malfaitrice (*à M Murène*) : Je ne vous permets pas de parler comme ça de mes parents ! Ce sont des gens très bien qui...

La Maire : Ne vous emballez pas, il plaisante.

La journaliste : Et cette banque, c'est votre premier braquage ?

La malfaitrice : Non, c'est la seconde fois que nous faisons ça.

La journaliste : Ah, bien, voilà enfin quelque chose de positif ! Racontez-moi.

La malfaitrice : Il n'y a pas grand-chose à raconter. La première fois, c'était dans une boulangerie

La journaliste : Et combien aviez-vous gagné ?

La malfaitrice (*qui baisse la tête de honte*) : 118€40.

Le complice (*enthousiaste*) : Et des croissants !

La malfaitrice : Oui, et des croissants...

M Murène : 118€40 ?! Je ne sais plus si je dois rire de vous ou prendre pitié. Si vous saviez les sommes que j'arrive à soutirer chaque jour à mes clients en agios et autres frais de découvert, légalement et sans bouger de mon bureau, vous pleureriez.

La journaliste : C'est vrai que 118€40 dans une boulangerie, ça fait un peu léger sur un CV de gangster. Difficile de vous faire passer pour des terreuristes avec si peu de références.

La Maire : Je pense à quelque chose. Il y a un paquet d'affaires non élucidées dans la région. Vous pourriez faire croire que ce sont eux les coupables. Cela permettrait de renforcer leur crédibilité.

La journaliste : Excellente idée ! Il y a 15 jours, le casse de la bijouterie, 100 000 euros de butin... on dira que c'est vous.

La Maire : Le mois dernier, braquage de l'hypermarché, 250 000 euros. Les voleurs courent toujours.

La journaliste (*qui note*) : On dira que c'est vous.

M Murène : Il y a 6 semaines, attaque d'un fourgon blindé au lance-roquettes, 2 millions d'euros. Les journaux disent que les flics n'ont pas le début d'une piste.

La journaliste : On dira que c'est vous !

La malfaitrice : Ce n'est pas un peu trop ? Imaginez qu'on nous arrête, nous allons finir nos vies en prison mon mari et moi avec un tel « palmarès ».

La journaliste : Mais ne vous en faites pas, personne n'ira en prison ici ... J'ai une dernière petite question : quel est votre nom de famille ?

La malfaitrice : Vous ne croyez tout de même pas que nous allons vous le donner ?

La journaliste : Je vous pose la question juste par curiosité. Ne craignez rien, ça ne sortira pas d'ici, nous sommes un peu comme des « amis » à présent.

La malfaitrice : C'est Bongrain.

La journaliste : Quoi ?? Monsieur et Madame Bongrain, c'est ça ?

La malfaitrice : Oui, Bongrain.

La journaliste : Mais ça ne fait pas du tout gangster ça. Vous seriez marchands de graines ou éleveur de volailles ça passerait. Ce serait même plutôt vendeur. Mais pour de dangereux criminels, c'est un peu ridicule. Mais bon, peu importe car, mis à part nous, personne ne le saura jamais.

M Murène (*en aparté*) : Sauf s'ils se font prendre. Dans ce cas ça va rire dans les chaumières.

J'imagine déjà la une de Charlie Hebdo : « Le couple Bongrain se fait coffrer par les poulets ! »

La Maire : Vous savez qu'un nom peut faire une carrière. A une époque, j'ai consulté une sexologue, le docteur Jouy, son cabinet ne désemplissait pas.

La journaliste : Ah bon, parce que vous voyez une sexologue ? Vous avez des soucis ?

La Maire : Je vous ai dit « A une époque ». Et puis zut, ce n'est pas le sujet !!

La journaliste : Bien ! Il ne me reste plus à présent qu'à prendre une photo pour illustrer tout ça.

La malfaitrice : Une photo ? Est-ce bien utile ? Je ne veux pas qu'on reconnaisse nos visages.

La journaliste : Evidemment que c'est utile. Imaginez un reportage télé sans image ou un article de presse sans aucune illustration, c'est ennuyeux, fade, austère. Ne vous inquiétez pas pour vos visages, vous allez pouvoir remettre vos cagoules. Ainsi, personne ne vous reconnaîtra, et surtout, vous aurez l'air beaucoup plus impressionnant. Puis-je récupérer mon appareil photo ?

Le complice interroge sa femme du regard. Elle acquiesce. Il rend l'appareil à la journaliste.

La journaliste : Allez, vous, enfiler vos cagoules. Madame la Maire et Monsieur Murène, vous, vous mettez entre Monsieur et Madame Bongrain qui vous tiennent en joue ... Non, ça ne va pas. Vous deux au milieu mettez-vous à genoux... et puis quittez ce petit sourire Monsieur Murène. On doit croire que vous souffrez, au moins psychologiquement ... Là c'est mieux. Madame la Maire, rien à redire, vous jouez tellement bien la comédie qu'on y croirait.

La Maire : La comédie, c'est un peu mon créneau, ça fait 20 ans que je fais de la politique.

La journaliste : C'est pas mal mais il manque encore un p'tit quelque chose ... J'ai trouvé ! Mais il me faudrait du ruban adhésif.

La malfaitrice (*qui sort un rouleau de sa poche*) : J'avais prévu ça, au cas où...

La journaliste : Très bien, bâillonnez-les.

M Murène : Est-ce vraiment nécessaire ?

La malfaitrice colle un morceau de ruban sur la bouche de M Murène et sur celle de Mme la Maire.

La journaliste : Une dernière chose, mettez les mains dans le dos, comme si vous étiez attachés ... Là c'est parfait ! On ne bouge plus ... (CLIC -> *on voit le flash de l'appareil*) ... C'est dans la boîte !

M Murène (*qui arrache le ruban adhésif et se relève*) : Ah, on respire mieux sans cette cochonnerie

La journaliste : Bien, j'ai tout ce qu'il me faut, je vais sortir parler aux médias à présent. A plus tard !

La journaliste sort.

Acte 3 Scène 5 : Mme Gruber, La Maire, Le complice, La malfaitrice, M Murène

Mme Gruber entre.

Mme Gruber : Elle a l'air légère la petite quand on la regarde mais bon sang, j'ai bien cru que j'allais mourir en la soutenant jusque là-bas.

La Maire : Qu'est-ce que vous comptez faire de cette somme si je ne suis pas trop indiscreète ?

Le complice (*émue*) : Régler quelques factures en retard. Nous avons plusieurs loyers impayés. Notre propriétaire et son avocat menacent de nous jeter à la rue si nous ne payons pas immédiatement nos dettes ... Je suis sans emploi et en fin de droits. Ma femme, elle, s'est fait licencier il y a 6 mois de cela de l'usine dans laquelle elle travaillait. Les actionnaires trouvaient qu'elle n'était pas assez rentable. Ils ont délocalisé en Roumanie.

La Maire : On ne vous a pas proposé un reclassement ?

La malfaitrice : Si, en Roumanie. Vous voudriez aller y vivre vous, en Roumanie ? Tout quitter, pays, famille, amis pour vous installer dans un endroit dont vous ne parlez même pas la langue.

Mme Gruber : C'est toujours pareil avec les gens comme vous, il faudrait que tout leur soit donné sans aucun effort. La Roumanie, je ne connais pas mais c'est certainement très agréable comme pays. Il fallait saisir cette opportunité au lieu de pleurnicher sur votre sort et de faire des conneries comme celle-là.

Le complice : Mais je ne pleurniche pas. Vous avez probablement la chance d'avoir un bon emploi et un bon salaire, tant mieux pour vous. Mais l'existence n'est pas simple pour tout le monde ... Quelle est votre profession ?

Mme Gruber (*outrée*) : Ma profession ?! Mais je n'ai jamais eu besoin de travailler moi Monsieur.

Le téléphone sonne. La malfaitrice décroche.

La malfaitrice : Oui ... D'accord (*Elle raccroche*). C'est la journaliste de Jogging Magazine. Vite, mettez la radio, il paraît qu'on va parler de nous !

Mme la Maire allume le poste de radio.

RTL (*on entend le jingle de la station suivi d'un flash info*) : RTL il est 14h. Il était environ 10h quand deux braqueurs ont fait irruption ce matin dans une agence de la Banque Eden à Limoges. Lourdemment armés, ils retiendraient 3 otages et exigeraient de se faire remettre la somme de 500 000 euros. D'après notre consœur, Marie Dupuis, journaliste au magazine sportif Jogging Magazine qui a pu s'entretenir avec eux, il s'agirait d'un couple extrêmement violent et prêt à tout pour recevoir la somme réclamée. Des malfaiteurs qui n'en seraient pas à leur coup d'essai. En effet, ils revendiqueraient plusieurs casses dont ceux d'une bijouterie, d'un hypermarché et l'attaque d'un fourgon blindé il y a 6 semaines de cela sur l'autoroute A20 au Nord de Limoges. Des actes qui, fort heureusement, n'avaient fait aucune victime. Sport ! C'est ce soir que l'équipe de France de football rencontre la redoutable équipe de l'Ouzbekistan dans le cadre des éliminatoires pour la prochaine coupe du monde ... (*Mme la Maire éteint la radio*).

La Maire (*au couple*) : Alors, ça en jette hein ?! C'est la grande classe ! Vous voilà entrés dans la cour des grands mes amis !

Le complice : Chérie, ça va un peu loin, tu ne trouves pas ?

La Maire : Mais non, ne craignez rien, tout va bien aller.

Le téléphone sonne.

M Murène : Ah, on dirait que les choses bougent !

La malfaitrice décroche.

La malfaitrice : Oui, allo ... Vous avez déjà les 500 000 ?! C'est formidable Monsieur le commissaire ! ... Oui, vous pouvez entrer ! Mais la condition n'a pas changé, bien entendu.

Le complice : Alors ça y est, nous sommes riches ?

La malfaitrice : Presque que mon amour, presque.

Acte 3 Scène 6 : Le commissaire, La Maire, La malfaitrice, Mme Gruber, M Murène, Le complice

Le commissaire entre, toujours en sous-vêtements, avec un gros sac poubelle à la main qu'il tend à la malfaitrice.

Le commissaire (*amer*) : Félicitation, votre plan de communication connaît un franc succès dehors. Je suis obligé de reconnaître que je vous avais sous-estimé.

La Maire : C'est vrai qu'ils n'ont l'air de rien au premier abord mais ne vous y trompez pas, ce sont des malins. (*A la malfaitrice*) Donnez-moi le sac afin que je recompte comme vous m'avez dit

La malfaitrice : Ah bon, je vous ai dit ça moi ?!

Mme la Maire arrache le sac des mains de la malfaitrice et se met à l'écart.

Mme Gruber : Bien, maintenant que Madame et Monsieur sont riches, ou du moins « se croient riches » car, après tout, ce n'est que 500 000 euros, nous allons enfin tous pouvoir retrouver notre liberté.

Mme la Maire glisse « discrètement » une liasse de billets dans sa poche sous l'œil du banquier.

M Murène (*à part, à Mme la Maire*) : Dites-donc, qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

La Maire : Rien... Je prends juste ma commission.

M Murène : Une commission, et en quel honneur ?

La Maire : Ecoutez, c'est grâce à moi s'ils viennent de gagner tout ce fric. Alors cette commission, j'y ai droit. Vous n'allez pas m'apprendre mon métier, ça fait 20 ans que je fais de la politique.

Mme la Maire met une nouvelle liasse dans sa poche puis pose le sac sur le comptoir derrière elle.

La Maire (*au couple*) : C'est bon, le compte y est ! J'ajoute l'argent que vous avez déjà gagné (*Elle met les 3987€50 dans le sac*) et je dépose le tout ici.

Le commissaire : Voilà, vous avez l'argent et vous avez la voiture. Alors, quand comptez-vous sortir ?

La malfaitrice : Maintenant.

Le commissaire : Maintenant ? Très bien.

La Maire (*qui leur coupe la parole*) : Hop hop hop, ne vous méprenez pas Monsieur le commissaire. Quand Madame dit « maintenant », elle ne veut pas dire « maintenant maintenant ». Elle veut dire « Maintenant, ils vont y réfléchir »... (*Au couple*) C'est bien cela, n'est-ce pas ?

La malfaitrice et le complice : Mais non !

La Maire : Oh mais si !! Vous pouvez y aller Monsieur le commissaire (*dit-elle en l'accompagnant vers la sortie*). Ne vous inquiétez pas, ils vont rapidement vous recontacter pour vous donner les modalités de leur sortie. Toute cette histoire va bientôt prendre fin et mon petit doigt me dit que votre hiérarchie saura récompenser votre talent de fin négociateur dans cette affaire.

Le commissaire sort.

Acte 3 Scène 7 : M Murène, La Maire, La malfaitrice, Le complice, Mme Constant, Mme Gruber

M Murène (*à part, à Mme la Maire*) : Pourquoi ne pas les avoir enfin laissé partir ?

La Maire : Dois-je vous rappeler notre plan ? Si nous voulons passer pour de vrais héros, c'est à nous de les arrêter et pas à la police. Ils sont aussi faciles à cueillir qu'un fruit mûr sur un arbuste, ce serait dommage de s'en priver, non ? (*A la malfaitrice*) Alors, qu'est-ce que ça fait d'être riche ?

La malfaitrice : Je ne sais pas, j'ai encore du mal à réaliser.

La Maire (*au complice*) : Et vous Monsieur, que ressentez-vous ?

Le complice : Ah non, zut.

La Maire : Comment ça « zut » ?

Le complice : Je viens de faire tomber mon bracelet et je ne le retrouve pas.

M Murène : Ce n'est pas bien grave, avec l'argent que vous venez d'empocher, vous allez pouvoir vous en offrir quelques-uns des bracelets.

Le complice : J'y tiens à ce bracelet, c'est un cadeau de ma femme pour mon anniversaire. Pouvez-vous m'aider à le retrouver s'il vous plaît ?

La Maire : D'accord, retrouvons vite ce bracelet et ensuite passons à autre chose.

Tout le monde se baisse pour chercher. Mme Constant entre.

Mme Constant (*en aparté*) : Un sac poubelle, ici, non mais ce n'est pas vrai ! C'est à croire qu'ils n'ont aucun respect ni pour moi, ni pour mon travail. Qu'est-ce que ça leur coûtait de l'apporter jusque là-bas ?!

Mme Constant sort avec le sac poubelle à la main.

Mme Gruber : Ça y est, je l'ai trouvé (*dit-elle en agitant le bracelet*) !

Le complice : C'est vrai ? C'est formidable, merci, merci beaucoup (*dit-il en l'embrassant*).

Mme Gruber : Mais que faites-vous ? Cessez immédiatement ces familiarités je vous prie.

M Murène (*à part, à Mme la Maire*) : Ecoutez-moi, cette histoire n'a que trop duré, il est temps que tout cela se termine. Alors, comment comptez-vous les arrêter ?

La Maire : C'est très simple, il suffit juste de ...

La malfaitrice : Où est passé le sac avec l'argent ?

La Maire (*sans regarder*) : Il est là-bas, sur le comptoir.

La malfaitrice : Mais non, il n'y est pas. Qu'en avez-vous fait ?

La Maire : Comment ça « il n'y est pas » ? Ouvrez les yeux mon amie. (*Mme la Maire se déplace jusqu'au comptoir*) Mais c'est vrai qu'il n'est plus là, où est-il passé ? Je l'avais déposé ici !

La malfaitrice (*qui pointe son arme vers Mme la Maire*) : Vous l'avez caché, c'est ça ?

La Maire : Mais bien sûr que non. Ne dites pas de sottise et aidez-moi plutôt à le retrouver.

Mme la Maire, la malfaitrice et tous les autres se mettent à fouiller la pièce. Mme Constant entre.

Mme Constant : Que faites-vous tous ? Avez-vous perdu quelque chose ?

M Murène : Ah, vous tombez bien vous ! Vous n'auriez pas vu un sac en plastique noir par hasard ?

Mme Constant : Un sac plastique genre « sac poubelle » ?

La Maire : Oui, dans ce genre-là.

Mme Constant : S'il s'agit du sac qui était ici, ne cherchez plus, c'est moi qui l'ai emporté.

La Maire : Ouf, vous nous rassurez ! Et qu'en avez-vous fait ?

Mme Constant : Eh bien je l'ai jeté.

La Maire : Où ça ?

Mme Constant : Là-bas, dans la kitchenette.

La Maire : Bougez-pas, je vais le chercher !

Mme Constant : Mais Madame, ce n'est pas la peine de...

La Maire : Pas la peine, pas la peine... si vous saviez ce qu'il contient, vous ne diriez pas la même chose.

Mme la Maire sort.

M Murène : Mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris de jeter ce sac ?

Mme Constant : Il m'a pris, il m'a pris... Il m'a pris que je fais mon travail, c'est tout ! Jeter les ordures, ça fait bien partie de mon boulot non ?

M Murène : Oui, mais ce sac poubelle là, il est particulier.

Mme Constant : S'il était si particulier que ça, il fallait mettre un autocollant dessus avec écrit « Attention, ne pas jeter »

Mme la Maire entre.

La Maire : Dites-donc, je viens de regarder dans la poubelle de la kitchenette, le sac n'y est pas. Vous vous moquez de moi ou quoi ?

Mme Constant : Mais je ne vous ai jamais dit que je l'avais mis dans la poubelle ?

M Murène : Mais où est-il alors ??

Mme Constant : J'ai fait comme pour toutes les ordures, je l'ai mis dans le broyeur.

La Maire, M Murène, La malfaitrice, Le complice (*en chœur*) : QUOI ??

...

Vous voulez connaître la fin (mouvementée) de cette histoire (14 pages) ??

Ecrivez-moi à l'adresse suivante : jerome.limoges@outlook.fr Vous recevrez la pièce dans sa version intégrale et mise à jour.

Le site dédié à cette comédie (infos, vidéos, photos) : <http://asso2malfaiteurs.e-monsite.com/>